L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1906

REDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 28, Rue Bergère, 28 — Paris

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX



REVUE BI-MENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1906

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 28, Rue Bergère, 28 — Paris

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1906

N° 216. — 1er Janvier Page 1.

La Chambre rouge de la rue Lepic, Gaston Mery. — Les Apparitions de Tilly devant la cour de Rome, Viator. — Reportages dans un fauteuil : Curieuse anecdote à propos d'un suicide retentissant, George Malet. — Ceux qui croient au Merveilleux : Chez M. Auguste Dorchain, Joseph Subra. — Une lettre de Mme Fraya. — Une maison hantée à Tolède. — La dernière maladie du Dr Slade, H. R. — Les prédictions de l'Old Moore : Janvier 1906. — Ce que sera 1906, Mme Kaville, Mme de Poncey, Vanki. — Encore la concordance de trois prophéties, Timothée. — La boîte aux faits : Un rêve télépathique, M. B. — La Vision d'un pasteur. — Notre courrier. — Le Surnaturalisme, Victor Hugo. — Çà et là. — Comment je devins spirite et comment je cessai de l'être (*suite*), Léon Combes. — A travers les Revues : Les animaux et les perceptions psychiques. Cas extraordinaire de multiple personnalité.

N° 217. — 15 Janvier Page 21.

Une protestation des spirites, Gaston Mery. — La cause de Tilly devant la Cour de Rome, Viator. — Reportages dans un fauteuil, George Malet — Les pronostics de guerre et les cycles astraux, Nébo. — Ceux qui ne croient pas au Merveilleux : Chez M. Maurice Barrès, Joseph Subra. — Expériences de psychométrie, Louis Maurecy. — La Chambre rouge de la rue Lepic : Le Pacte, Dynam. — Les révélations de Marie Lataste. — Les Sorciers, vendeurs de vent. — Çà et là. — Comment je devins spirite et comment je cessai de l'être (*fin*), Léon Combes. — Les Livres.

N° 218. — 1er Février Page 41

Un Château hanté, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Le Merveilleux et le mariage du roi d'Espagne. La légende de Mouriscot, George Malet. — Ceux qui croient au Merveilleux : Chez M. Léon Daudet, Mme Louis Maurecy. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique, D. Mac Nab. — Une lettre de M. C. Chaigneau, J.-Camille Chaigneau. — Le Président Fallières : Les Calculs de Papus. — Les Prédictions de l'Old Moore : Février 1906. — Quelques faits curieux, H. R. — La Boîte aux faits : A propos d'expériences spirites, comtesse de L. Rêves avertisseurs, M. B. — A propos des révélations de Marie Lataste, L. X. Y. — Un général momie, Ernest Beauguitte. — Çà et là. — A travers les Revues : Les matérialisations d'Alger et les critiques. La lampe merveilleuse du Prince de San Severo.

N° 219. — 15 Février Page 61.

La guérison de la surdité, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Le Pope Gapone et le Merveilleux, George Malet. — A propos d'un château hanté, Ed. Dage, J. Lamy. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique (*suite*), D. Mac Nab. — Ceux qui croient au Merveilleux : Chez M. Charles Grandmougin, Joseph Subra. — Séances de matérialisation : Une promesse réalisée, W. Usborne Moore. — Etude sur l'Envoûtement, G. Phaneg. — La Boîte aux faits, J. de B. — Çà et là. — A travers les Revues : Les mains de feu, Jean Hay.

N° 220. — 1er Mars Page 81.

Le Pouvoir des pointes, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Alfred de Musset et le Merveilleux, George Malet. — Les Morts mystérieuses d'enfants, G. M. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique (*suite*), D. Mac Nab. — Onomancie, Frehart. — A propos de la mort de M. Archdeacon. — La Classification des voyants et la notion du temps, Nébo. — Les Prédictions de l'Old Moore : Mars 1906. — Qu'est-ce ? : La maison hantée de Wielsbeke : P. Lerouge. — Manifestations maléfiques au sujet d'Oscar II. — La Boîte aux faits : De l'influence des nombres, A. Ballereau. — Çà et là. — A travers les Revues : Notes sur les prévisions de rencontre. — Les Mercredis théosophiques, occultistes et littéraires.

N° 221. — 15 Mars Page 101.

La sorcellerie médicale, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : La catastrophe de Courrières et le Merveilleux dans les mines, George Malet. — Les Morts mystérieuses d'enfants, Mme Louis Maurecy. — Les pronostics de l'année 1906 et la détermination des régions zodiacales, Nébo. — La Catastrophe de Courrières prédite par les voyantes. — Qu'est-ce que la vie ? F. Aurigo. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique (*suite*) D. Mac Nab. — La Boîte aux faits : Les tables parlantes et l'eau bénite, A. de L. A propos d'une hypothèse de Nébo, J. L. Un sort, E. Royet. — Les Mains de feu, Jean Rouxel. — Çà et là. — A travers les Revues : Deux faits authentiques. — Société universelle d'études psychiques.

N° 222. — 1er Avril Page 121.

La question des fantômes, Gaston Mery. — Les trucs de M. Eldred. — Découverte d'un autre fraudeur, H. R. — Reportages dans un fauteuil : La Catastrophe de Courrières et le Merveilleux dans la mine (II), George Malet. — La question de Tilly : Une note de la *Semaine Religieuse de Bayeux*, Viator. — Le miracle de saint Janvier, Georges Montorgueil. — Prophétie de Mlle Couédon sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Timothée. — Ceux qui ne croient pas au Merveilleux : Mme Marylie Markovitch, Mme Louis Maurecy. — Les prédictions de l'Old Moore : Avril 1906. — La Catastrophe de Courrières annoncée par Nostradamus, Elysée du Vignois. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique (*suite*), D. Mac Nab. — La Boîte aux faits : Cas extraordinaire de l'intelligence d'un chien, Z. — La guérison des panaris, Launey Mallet. — A propos des prévisions de rencontre, E. F. — Pour M. de Novaye, Dr L. C. — La sorcière de Gazinet, Davignac. — Çà et là. — A travers les Revues : Le rideau du cabinet des matérialisations, Jean Rouxel.

N° 223. — 15 Avril Page 141.

Le Merveilleux dans la Mine, Thomas-Galbert. — Reportages dans un fauteuil : Le Merveilleux au Salon (I). Société nationale des Beaux-Arts, George Malet. — Baguette magique, G. Lenotre. — A propos du médium Eldred : Une lettre de M. Letort, Charles et Ellen Letort. — La liseuse d'âmes, Georges Montorgueil. — Une triple hantise, Pérégrinus. — Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychique (*suite*), D. Mac Nab. — Les pressentiments chez les chiens. — Catastrophes prédites. — Fantômes ! Motus. — La Boîte aux faits : Le Vampirisme, M. Hénault. — Çà et là. — Les Livres.

N° 224. — 1er Mai Page 161.

La Catastrophe de San-Francisco et la légende du Monte del Diablo, Céli. — Reportages dans un fauteuil : Le Merveilleux au Salon (II). — Salon des Artistes français, George Malet. — Miracles laïques, H. de Rauville. — Les révolutions, les guerres, les catastrophes et les cataclysmes annoncés par les astres, Vanki. — Gilles de Bretagne et les pierres sonnantes du Guildo, H. de Rauville. — Les tremblements de terre. — La guerre prochaine, Elysée du Vignois. — Deux extraits des mémoires de la Baronne de Bloomfield. — Les événements prochains d'après Mlle Couédon, Une abonnée du Dauphiné. — Les apparitions des défunts au lit de mort. — Les prédictions de l'Old Moore : Mai 1906. — Médiums et voyants : Mme Kaville et l'intuition cartologique, marquis de Kernoy. — La Boîte aux faits : Une voix mystérieuse. — Deux revenantes, L. de J. — L'intuition de l'heure ou l'horloge cérébrale, Dr Carl du Prel. — Çà et là. — A travers les Revues : Les nouvelles expériences de la villa Carmen, C... — Les Livres.

N° 225. — 15 Mai Page 181.

Médecins et somnambules, Gaston Mery. — Le procès de la voyante de Saint-Quentin. — Reportages dans un fauteuil : La Dame Blanche de Lorimer, George Malet. — La baguette divinatoire, Une Abonnée. — Apparitions dans l'Inde, H. de Rauville. — Le miracle de saint Janvier, P. M. — La matérialisation et la science physique, David T. Appleton. — Onomancie. — L'intuition de l'heure ou l'horloge cérébrale (*suite*), Dr Carl du Prel. — Çà et là. — A travers les Revues : Un fait authentique, A. Gaudelette.

N° 226. — 1er Juin Page 201.

Le fiasco d'un Congrès, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Ibsen et le Merveilleux, George Malet. — Le procès de la voyante de Saint-Quentin. — A propos de la guerre avec l'Allemagne, Dr L. C. — Les maisons hantées que j'ai étudiées, César Lombroso. — Une prédiction, baron de Novaye. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — L'intuition de l'heure ou l'horloge cérébrale (*suite et fin*), Dr Carl du Prel. — Les prédictions de l'Old Moore : Juin 1906.

— L'âme de Sœur Alix de Thélieux. — Çà et là. — A travers les Revues : Vision dans le cristal, H. R. — Société universelle d'études psychiques. — Les Livres.

N° 227. — 15 Juin Page 221.

La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — Reportages dans un fauteuil : L'amulette du roi Sisowath, George Malet. — Quelques coups du destin. — Ceux qui croient au Merveilleux : Chez Mme Jane de la Vaudère, Mme Louis Maurecy. — Un rêve miraculeux. — La miraculée de Longpont, Joseph Subra. — L'âme de Sœur Alix de Thélieux (*suite et fin*) — Un cas de télépathie, A.-E. Dracott. — Notre courrier : Questions. — Vœux modestes, Timothée. — Çà et là. — A travers les Revues : Preuves de l'identité d'un esprit. — Société universelle d'études psychiques.

N° 228. — 1er Juillet Page 241.

La sensation du vol aérien pendant le sommeil, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Entretiens posthumes d'Abélard avec deux Parisiennes, George Malet. — Le procès Cradock. — Les faux médiums, Paul Mathien. — Un fruit animal. — L'occulte chez les aborigènes du Brésil, Dario Vellozo. — Les prophéties d'un paysan serbe. — Un phénomène de télépathie, Mme Louis Maurecy. — Les remèdes de bonne femme, Baron de Novaye. — Au Vésuve. — Expériences d'attraction à distance sans paroles ni contact sur des sujets à l'état de veille, Pax. — Les prédictions de l'Old Moore : Juillet 1906. — Çà et là. — A travers les Revues : La poudre mystérieuse. — Les livres.

N° 229. — 15 Juillet Page 261.

La psychométrie, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Les belles légendes que miment les danseuses de Sisowath, George Malet. — La maison hantée de Neuville, Jacques Brou. — De l'emmagasinement de la force nerveuse extériorisée dans différents corps, Paul Joire. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — Les prochaines perturbations européennes, Nébo. — Télégraphie humaine, Xavier Pelletier. — Note sur l'emploi des animaux dans les expériences psychiques, Albert Jounet. — Expériences d'attraction à distance sans paroles ni contact sur des sujets à l'état de veille (*suite*), Pax. — Çà et là. — A travers les Revues : Sorciers. Les expériences de la villa Carmen. — Les livres.

N° 230. — 1er Août Page 281.

Une séance avec Miller, Charles Letort, Ellen S. Letort. — La psychométrie, Mme Louis Maurecy. — Le psychomètre est-il un médium ? P. B. — Reportages dans un fauteuil : Les belles légendes que miment les danseuses de Sisowath (II) : Les deux femmes de Réachkol et le miracle de l'ermite, George Malet. — Les prédictions de l'Old Moore : Août 1906. — A propos du fluide humain : Quelques considérations sur le fluide humain et ses applications pratiques, A. de Laglam. — La baguette divinatoire des Sourciers, Dr Ch. Vigen. — Vision rapportée par Mme de Sévigné, Timothée. — Chiffre mystérieux dans l'œil d'une fillette. — Est-ce le futur roi de France ? Elisée du Vignois. — Episode d'un fait merveilleux aérostatique, Gaston Bourgeat. — Prophétie de Gouy-l'Hôpital, Baron de Novaye. — Çà et là. — A travers les Revues : Les lycanthropes.

N° 231. — 15 Août Page 301.

Les images sur les yeux, Gaston Mery. — Les séances de Miller à Paris, Charles Letort, Ellen S. Letort. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil. — Un message de l'au-delà, Pierre Mille. — Le Merveilleux dans les œuvres de Brantôme, Timothée. — Est-ce le futur roi de France ? Elisée du Vignois. — Les remèdes de bonne femme, J. de Bodard. — A propos du fluide humain : Quelques considérations sur le fluide humain et ses applications pratiques (*suite*), A. de Laglam. — Un pic qui s'enfonce : Le Chaiba en Algérie, Léo Franc. — De l'emploi rationnel des talismans, Marquis de Kernoy. — La Boîte aux faits, J. P. — Çà et là. — A travers les Revues : Rêve commencé et terminé par deux dormeurs différents.

N° 232. — 1er Septembre Page 321.

Un trio d'Hindous ou la prétendue faillite du Merveilleux, Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Le Péché de Norette et le Fantôme assassin, George Malet. — Les séances de Miller à Paris (*suite*), Charles Letort, Ellen S. Letort. — Une lettre de M. de Watteville. — Spiritisme de salon, J. Amédée. — Communications électriques entre Mars et la Terre ? H. R. — Notes sur les Sourciers, Comte de Montenay du Menily. — La Boîte aux faits : Les formes de feu, J. — Çà et là. — A travers les Revues : La graphologie.

N° 233. — 15 Septembre Page 341.

A propos de Miller, G. M. — Reportages dans un fauteuil : L'apôtre des Francs et la sainte Ampoule, George Malet. — La sensation du vol aérien pendant le sommeil, Albert Jounet, Ell, Jean Pila. — A propos de la catastrophe du Chili. — L'empereur d'Allemagne et les sourciers. — Pascal et le Merveilleux, Pierre Borderieux. — Spiritisme de salon (*suite*), J. Amédée. — Est-ce le futur roi de France (*suite et fin*), Elisée du Vignois. — La tête coupée. — La mémoire ancestrale, H. R. — La dame blanche de Saint-Germain-des-Prés, Mme Louis Maurecy. — Çà et là. — A travers les Revues : La psychométrie. — Les Livres.

N° 234. — 1er Octobre Page 361.

La Graphologie a-t-elle fait faillite ? Gaston Mery. — Reportages dans un fauteuil : Le roman de la bague volée, George Malet. — Les prédictions de l'Old-Moore : Septembre et octobre 1906. — Prédictions réalisées et anecdoctes, Vanki. — Jugement de la Mothe Le Vayer sur le don des langues, Timothée. — Explication ingénieuse d'une superstition, Abbé A. B. — Spiritisme de salon (*Suite*), J. Amédée. — Un rêve merveilleux de Naundorff, Charles-Louis, duc de Normandie. La Boîte aux faits : Phénomènes de prémonition, Dr J. Breton. Esprits avertisseurs, Charles Veau. — Le Merveilleux dans les Mémoires de Marguerite de Valois, T. — Çà et là. — A travers les Revues : Le septième garçon. Les fakirs.

N° 235. — 15 Octobre Page 381.

Nouvelles expériences de matérialisation. Le médium Miller. Ce que j'ai vu. Ce que je crois, Gaston Mery. — Nouvelles séances de Miller, Charles Letort, Ellen Letort. — Reportages dans un fauteuil : La voyante de M. Fallières, George Malet. — Madame Cléophas, Gaston Mery. — Un cas de psychométrie, Hervé de Rauville. — Spiritisme de salon (*suite*), J. Amédée. — Communication de l'au-delà, H. R. — La Boîte aux faits : La main fantôme, Gaston Bourgeat. — Etrange série d'apparitions, Abbé J.-M. Currique. — Çà et là. — A travers les Revues : La physiologie du médium, Papus.

N° 236. — 1er Novembre Page 401.

Une séance à l'*Echo du Merveilleux*. Le médium Miller. Ce que j'ai vu. Ce que je crois, Gaston Mery. — Nouvelles séances de Miller (*Suite*), Charles Letort, Ellen Letort. — Les prédictions de l'Old-Moore : Novembre 1906. — Le nouveau ministère : Chez Mme de Poncey, René Le Bon. — La baguette magique, L. d'Arudy. — Spiritisme de salon (*suite*), J. Amédée. — La vision dans le cristal, Irène H. Bisson. — Le miracle d'Oostackker, J.-K. Huysmans. — Çà et là. — A travers les Revues : La psychologie de la main. — Remarquable cas d'intelligence chez un animal.

N° 237. — 15 Novembre Page 421.

Le médium Miller. Ce que j'ai vu. Ce que je crois : La critique des faits, Gaston Mery. — Nouvelles séances de Miller (*suite*), Charles Letort, Ellen Letort. — A propos du compte rendu de la séance donnée par M. Miller, chez E. Gaston Mery, le 11 octobre 1906, Dr Chazarain. — La guerre prochaine : Les caractéristiques de l'année 1910, Nébo. — Nouvelles de Tilly. — Le portrait de Jésus. — Hans, le « cheval sagace ». — Spiritisme de salon (*suite*), J. Amédée. — Çà et là. — A travers les Revues : Histoire d'une fourrure volée.

N° 238. — 1er Décembre Page 441.

Les matérialisations des séances Miller : Un essai d'explication, Gaston Mery. — Nouvelles séances de Miller (*Suite*), Charles Letort, Ellen Letort. — Reportages dans un fauteuil : Le merveilleux dans le *Jules César* de Shakespeare, George Malet. — Nouvelles de Tilly. — A propos de chiromancie, Mme Louis Maurecy. — La vision dans le cristal (*suite*), Irène H. Bisson. — Spiritisme de salon (*suite et fin*), J. Amédée. — Nature du spiritisme, Dr Joseph Lapponi. — Çà et là. — Les prédictions de l'Old-Moore : Décembre 1906. — Les Livres.

N° 239. — 15 Décembre Page 461.

Encore les matérialisations : La question des voix, Gaston Mery. — Nouvelles séances de Miller (*fin*), Charles Letort, Ellen Letort. — Reportages dans un fauteuil : M. Brunetière et le Merveilleux, George Malet. — L'Occultisme, prof. J. Grasset. — La mort du docteur Lapponi : Une triple prédiction réalisée, G. Mery. — Boîte aux faits : Deux faits de télépathie, M. Seivirth. — Prédictions pour 1907, Mme Louis Maurecy. — Les à-côté du Merveilleux : Les gypsies modernes, Mme Louis Maurecy. — Çà et là. — A travers les Revues : Magie expérimentale, Taty.

DIXIÈME ANNÉE. — N° 216 1er JANVIER 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

" L'ÉCHO DU MERVEILLEUX "

OFFRE A TOUS SES LECTEURS, SES AMIS,

SES VŒUX DE BONNE ANNÉE

La Chambre rouge de la rue Lepic

L'intérêt des expériences de M. Charles Richet à la villa Carmen, dont toute la presse a parlé et dont nous avons reproduit la relation dans notre dernier numéro, réside moins dans les faits eux-mêmes que dans le témoignage de celui qui les a constatés.

Les apparitions de fantômes, les matérialisations, sans être des phénomènes absolument communs, ne sont point, en effet, des phénomènes assez rares pour que tous les curieux des sciences psychiques n'aient eu l'occasion d'en observer au moins quelques-uns.

Les revues spéciales sont remplies de procès-verbaux qui les enregistrent. Nous en avons publié maintes fois Personnellement, j'ai, naguère encore, rappelé les expériences auxquelles j'avais assisté. A vrai dire, je n'ai jamais vu de fantômes complets, mais j'ai vu et senti des mains matérialisées, dans des conditions de sincérité et de contrôle telles, qu'aucun doute n'était permis sur la réalité objective des phénomènes. Ces mains étaient articulées, mobiles, vivantes. Elles avaient du moins toutes les apparences de la vie. Elles s'ouvraient, se fermaient, saisissaient les objets qu'on leur présentait, et les projetaient avec force à l'autre extrémité de la pièce où nous nous trouvions. Elles étaient mues exactement comme si elles avaient appartenu à un être humain mystérieux et caché, qui se serait promené au milieu de nous et dont elles auraient été la seule partie du corps visible et tangible.

Je le répète, quiconque s'est, avec quelque assiduité, occupé de choses occultes, a certainement été, au cours de ses recherches et de ses expériences, témoin de faits semblables. Les constatations du docteur Charles Richet n'ont donc rien appris de bien nouveau à tous ceux qui, catholiques, spirites, occultistes ou simples chercheurs, étudient les manifestations du Merveilleux.

Mais si elles n'ont été pour ces derniers qu'une confirmation de constatations déjà faites, elles ont été pour le grand public une véritable révélation. Le grand public, en France du moins, ignore ou a oublié que des savants universellement célèbres comme Crookes ont obtenu, eux aussi, des matérialisations. Il croit que, seuls, des naïfs et des névrosés, les uns dupes d'adroits mystificateurs, les autres dupes de leur folle imagination, peuvent admettre la réalité de pareils phénomènes.

Nous vivons tous au milieu de fort honnêtes gens qui haussent les épaules à la seule idée qu'il soit possible, non seulement de faire apparaître des fantômes, mais d'obtenir un simple *rap* dans le bois d'une table. Quel est celui de nos lecteurs qui n'a pas dû batailler contre l'incrédulité de quelques-uns de ses amis ?

Ce qui est même, comme on dit, enrageant, c'est que ce n'est pas le plus souvent avec des ignorants,

des demi-instruits, de frivoles gens du monde, qu'il faut lutter pour faire admettre la réalité de phénomènes qu'on a vus, de ses yeux vus, ce qui s'appelle vus ; c'est avec des hommes d'intelligence et de savoir...

Il s'ensuit que beaucoup de personnes qui ne sont pas nées avec l'instinct de la combativité — et l'on sait que, de nos jours, cet instinct-là devient de plus en plus rare — aiment mieux renoncer à parler de ces choses, par respect humain, par scrupule, et dans la crainte aussi de se voir tourner en ridicule par les gens de science patentés.

Le grand mérite de M. Charles Richet, membre de l'Académie de Médecine, aura été de secouer ces torpeurs, ces faiblesses et ces timidités. A sa suite, qu'on le veuille ou non, le phénomène dit de la matérialisation, est entré dans la science officielle. On pourra le discuter encore ; il ne sera plus permis de le nier purement et simplement.

Et voici, en effet, que, de tous côtés, des témoignages surgissent, corroborant le sien, qui, avant qu'il ait parlé, n'osaient se produire... Couvert par l'autorité d'un tel nom, ceux qui hésitaient n'hésitent plus...

Je n'en veux pour preuve que le très intéressant article que M. Georges Montorgueil publiait, il y a quelques jours, dans l'*Eclair*. Personnellement, M. Georges Montorgueil n'a jamais été, je dois le reconnaître, parmi les hésitants. Il a toujours raconté, avec un courage très digne d'éloge et une sincérité absolue, les expériences psychiques auxquelles il avait assisté. Mais si, très crânement, il n'avait jamais redouté de se mettre en avant, de contresigner de son nom le récit des faits dont il avait été témoin, il ne s'était pas encore cru autorisé à imprimer les noms des personnes qui, avec lui, les avaient constatés ; il avait craint, pour elles, l'espèce de discrédit, la réputation de naïveté que leurs témoignages rendus publics n'auraient pas manqué de leur attirer. Aujourd'hui, il n'appréhende plus rien de semblable. Il met les témoins directement en cause...

Voici son article :

A PROPOS DES EXPÉRIENCES DU PROFESSEUR RICHET.
CE QUI SE PASSAIT RUE LEPIC IL Y A VINGT ANS.
LE FANTOME QUI M'A TOUCHÉ.

On parle beaucoup de fantômes depuis quelque temps. Ils ont leurs historiens et même leurs photographes. Les journaux nous donnent leurs portraits. Ils ont l'air de revenants de mélodrames, avec le drap b'anc qui d'ordinaire les enveloppe. Nous aurions tort cependant de nous borner à en rire : M. Charles Richet, qui est un savant très officiel, vient de publier le récit des expériences qu'il a faites à la villa Carmen, en Algérie, dans la propriété du général Noël. « Ce n'est pas, dit le professeur Richet, sans grande hésitation que je me suis décidé à publier ces expériences, elles sont assez étranges pour provoquer l'incrédulité. Il me paraît, toutefois, certain que les faits sont indéniables. »

Le professeur Richet a vu naître un fantôme, il lui a parlé, il l'a touché, il a tenu sa main, il a entendu son souffle, il l'a photographié. Il était grand, moustachu et coiffé d'un turban.

Le professeur Richet expose les faits longuement et dit, avec prudence et franchise : « Je ne crois pas que j'ai été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges »

Souhaitons que les expériences du docteur Richet arrachent la science orthodoxe à ses préventions. On ne peut plus nier aujourd'hui la matérialisation, c'est un phénomène constant. Le docteur Richet l'a vu, William Crookes, qui est un savant anglais aussi considérable que Curie, l'a vu, le colonel de Rochas l'a vu.

Je l'ai vu

Quand je dis que j'ai vu un fantôme, j'exagère : je ne l'ai que touché. Et mieux que touché : je l'ai fait prisonnier dans mes doigts, et j'ai lutté contre lui. Ce souvenir est une contribution à l'histoire des sciences psychiques : je l'apporte sans craindre ni les sceptiques, ni les railleurs.

C'était vers 1886 ou 1887. Nous formions un petit groupe de camarades curieux de ces phénomènes. Nous avions parmi nous un garçon d'une organisation nerveuse extrêmement délicate, musicien de grand talent, aujourd'hui maître de chapelle à Paris, et que je ne désignerai que par un X. Il était la source d'énergie de toutes les manifestations que nous devions enregistrer : c'était, comme on dit, le médium.

Nos réunions avaient lieu rue Lepic, chez un ingénieur, mort aujourd'hui, M. Mac-Nab, qui n'avait de commun avec le chansonnier de ce nom, que sa parenté. La chambre qui nous recevait était étroite, meublée d'un guéridon, d'un fauteuil, de quelques chaises et de deux canapés. Nous n'étions jamais plus de six ou sept, tous en relation d'amitié. Le musicien dont je viens de parler, un jeune sculpteur appelé Camel, qui amenait quelquefois son amie, Gaboriau, qui avait fondé le *Lotus*, une petite revue qui s'intéressait à ces expériences, et l'auteur même de ces *Actualités*, Georges Montorgueil : comme j'apporte mon témoignage, je signe.

Parfois on avait un visiteur, c'était M. de Rochas ;

ce fut, une fois, M. de Lamonta, des Petites Voitures.

Nos séances se passaient dans l'ombre, mais à toute réquisition, on allumait une bougie à portée de la main.

J'assistais à ces réunions en incrédule, convaincu que je démasquerais quelque mystificateur, je ne doutais point qu'il n'y en eût un parmi nous.

Je passe sur les ordinaires préambules de ces sortes de séances : elles sont partout les mêmes : tables qui s'agitent, craquements, coups frappés. Puis c'était ce souffle froid d'un vent qui vient d'on ne sait où, bientôt suivi d'apparitions lumineuses : lueurs errantes dans l'espace, sortes de petits globes nébuleux, d'un bleu glauque, sortes de lumières qui passaient avec un léger bruit d'ailes. Puis encore des phénomènes de lévitation : tel de nos voisins, comme le prophète Elie, enlevé au plafond, avec sa chaise, ou une sarabande infernale de sièges dansant au-dessus de nos têtes, pour retomber au hasard n'importe où.

Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir.

Un soir, je me sentis touché à l'épaule, c'était une bourrade un peu brusque. Un instant après, une jupe frôla mes genoux, que je saisis en mes doigts et qui leur échappa. Le fantôme revint sur moi. Et tout à coup, je me sentis violemment débarbouillé... Je crus à une plaisanterie insolente : je saisis, furieux, la main qui s'était promenée sur ma figure. La colère, mêlée de quelque terreur, décuplait mes forces. Je criai d'allumer, ce que l'ingénieur fit aussitôt.

J'étais debout, j'avais un bras passé sous mon bras qui l'appuyait contre mon corps ; je serrais le poignet que j'avais saisi, dans mon poignet, dont la fureur faisait un étau. Le silence était absolu ; je ne percevais pas le bruit d'un souffle : je n'en sentais point la chaleur ; mes pieds seuls trépignaient. La main du fantôme essayait pourtant d'échapper à mon étreinte. Je la sentais fondre dans mes doigts.

La lumière était revenue ; cette lutte n'avait pas duré dix secondes.

Contre moi, personne ; chacun de nous était à sa place et témoignait plus de curiosité que d'essoufflement. Il est hors de doute qu'une personne que j'eusse ainsi saisie, je l'eusse jetée à terre, ou dans ce corps à corps elle m'y eût jeté avant que nos mains se fussent quittées. Elle ne se fût pas certainement dégagée sans une bousculade.

Mon adversaire avait disparu.

Avais-je été le jouet d'une hallucination ? J'avais la preuve du contraire : je tenais dans ma main, arraché de la main du fantôme, le chiffon avec lequel j'avais été débarbouillé... C'était le fichu de la jeune fille que le sculpteur avait amenée.

Je dois noter qu'au moment où la lumière parut et que la main s'évanouit, le musicien se renversa sur le canapé, dans un grand cri, et qu'il resta prostré, anéanti plusieurs minutes...

J'ai réfléchi, depuis, bien des fois à ces faits. J'ai cherché à savoir si je n'avais pas été mystifié, et mes compagnons également Je n'ai rien trouvé qui me confirmât dans le doute.

Un argument prime tous les autres à mes yeux : un être que je serrais au poignet et sous mon bras, s'est dégagé en moins de dix secondes, sans fracas, sans chute, sans collision : je mets au défi quiconque d'y parvenir.

J'ai conté souvent ces faits, même à des gens d'église qui écoutaient plus attentifs que troublés ; ni la science, ni la foi ne sauraient condamner ces recherches de bonne foi. La science, pourtant, y est rebelle. Est-il donc téméraire de constater un fait, quand on en réserve l'explication ? Le fantôme de la rue Lepic, comme celui de la villa Carmen, indiquent une route nouvelle. Le professeur Richet dit prudemment : « Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux et qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie ».

Sur la matière surtout.

GEORGES MONTORGUEIL

J'ai la chance de connaître deux des témoins cités par Georges Montorgueil : l'un est un de mes amis, M. Camel, l'autre est un de mes parents très proches, M. X..., le compositeur. A tous deux j'ai demandé de rappeler leurs souvenirs sur ces séances de la rue Lepic. Il y a six mois, peut-être n'auraient-ils pas osé me répondre. Ils m'auraient tout au moins prié de ne pas reproduire leurs lettres. Aujourd'hui, rien ne les arrête. Jugez-en.

Je donne d'abord la lettre du très personnel artiste qu'est le sculpteur Camel.

39, rue de la Tour-d'Auvergne.
Paris, le 27 décembre 1905.

MON CHER AMI,

En réponse à votre petit mot d'hier soir, et, bien qu'il y ait près de vingt ans de cela, je vais essayer d'assembler mes souvenirs, de manière à pouvoir vous donner les détails de l'une quelconque de ces nombreuses soirées spirites dont parle M. Georges Montorgueil, et auxquelles il a assisté quelquefois, en effet. D'ailleurs, je me rappelle fort bien la séance dont il parle dans l'*Eclair*, ainsi que le corps à corps qu'il eut à soutenir contre le fantôme dont il n'a pas encore digéré la disparition.

Nous nous réunissions après le dîner, et, sans nous informer de la marche de nos affaires, dès que nous étions en nombre suffisant, nous nous installions sans autre préambule autour du guéridon consacré, les mains franchement posées sur le bord, priant les

esprits, lorsqu'ils faisaient la sourde oreille, de ne plus prolonger notre mal de les attendre. Parfois, il leur est arrivé de ne point répondre à nos appels durant toute une soirée.

Mais quand les expériences devaient combler nos vœux, les résultats étaient rapides, et, au premier appel de M. Donald Mac-Nab, frère jumeau du chansonnier, l'agitation du guéridon ou des coups à la muraille nous assuraient vite de la présence de cette force invisible et intelligente avec laquelle nous prenions contact pour ainsi dire et qui nous était devenue familière.

Les apparitions phosphorescentes étaient fréquentes et on pouvait les distinguer, tantôt menues comme un bout d'allumette — cher aux fumistes d'alors — tantôt longues et grandes, atteignant le plafond sans quitter le sol et se promenant avec aisance sur nous, parmi nous, sans jamais être désagréables.

Une des plus curieuses manifestations auxquelles il m'ait été donné d'assister aura été celle de lévitation, qui consiste à être transporté d'un point à un autre, ainsi que cela m'est arrivé souvent, sans qu'il me soit possible de dire comment cela a pu se produire.

C'est à l'une de ces scènes que M. Montorgueil fait allusion quand il dit : « Le plus singulier était la certitude qu'entre nos jambes allongées et s'enchevêtrant, un être allait et venait, dans la nuit, sans s'empêtrer ni choir. »

Un soir que j'étais assis sur le bord du lit de M. Maurice Mac-Nab, le chansonnier, celui-là, à droite du colonel de Rochas, également assis, me sentant tout à coup comme dépourvu de corps, je tentai d'attirer l'attention sur moi par de petits cris étouffés qui firent que mon voisin me demanda ce que j'avais. Ayant conscience que lentement je m'élevais, je répondis dans ce sens.

Mais j'étais déjà haut, si bien que M. de Rochas ayant mis sa main à ma place, trouva cette dernière vide. Instinctivement, il me chercha à tâtons et, me heurtant enfin, il me fit choir, assez lourdement, mais sans aucun inconvénient.

Une autre fois, le musicien cité par l'*Eclair* et qui était en effet de grand talent, fut amené inconsciemment au piano que M. Montorgueil oublie de citer, et là, se mit à improviser, — obtenant des effets, tout comme s'il avait eu huit ou dix mains, — un morceau de musique que je regretterai toute ma vie de ne pouvoir réentendre.

Si vous pouviez vous procurer les dix ou quinze premiers numéros de ce *Lotus* que dirigeait M. Gaboriau, vous y trouveriez les relations de toutes nos expériences, je crois.

Avant de terminer, je me permets de relever une petite inexactitude dans l'article de M. Montorgueil quand il parle de l'amie de M. Camel, parce que *je n'ai jamais eu de petite amie*, et que je n'ai par conséquent pu l'introduire dans ce milieu, où d'ailleurs elle n'eût pu être admise.

Il y avait bien souvent une jeune dame présente à nos expériences, mais c'était la sœur de l'un de nous.

Veuillez, cher ami, croire à tous mes regrets de ne savoir mieux vous satisfaire.

G. CAMEL.

Voici maintenant la lettre du musicien. C'est lui qui, dans les séances de la rue Lepic, servait de médium. J'avais vaguement entendu parler des phénomènes extraordinaires que, grâce à lui, les invités de M. Mac-Nab avaient obtenus. Malgré notre affection réciproque, notre intimité qui est presque celle de deux frères, il avait toujours refusé de me donner, sur les faits, le moindre renseignement précis. Je savais seulement que c'était à la suite de ces séances de la rue Lepic que sa foi, jusqu'alors chancelante, s'était tout à coup raffermie, et qu'il était devenu le catholique fervent qu'il n'a jamais cessé d'être depuis. Après avoir, à différentes reprises, réitéré mes instances pour le faire parler, j'avais complètement renoncé à le tirer de son silence obstiné. J'avais fini par supposer, en effet, que ce silence obstiné lui avait été imposé par son directeur de conscience et j'avais craint d'être indiscret. En lisant sa lettre entre les lignes, on jugera peut-être que ma supposition n'était pas absolument dénuée de fondement. Voici cette lettre.

Mardi soir.

MON CHER GASTON.

Malgré le secret personnel et collectif qui me lie sur certains points, il m'est possible de donner quelques éclaircissements sur nos réunions de la Chambre Rouge de la rue Lepic, et qui surprendront probablement plusieurs. Je crois qu'il est d'un intérêt capital pour l'étude des faits en question d'avertir les chercheurs que diverses écoles de curieux étaient représentées dans nos mémorables séances.

Ainsi, tandis que Mac-Nab se *canalisait* dans le sens du boudhisme tout en demeurant *centralien*, malgré tout, le bon sculpteur Camel préconisait très sérieusement la philosophie de Rousseau. L'excellent ami Montorgueuil, avec cette âme droite, sincère et juste qu'on lui connaît, enregistrait les faits pour la plus belle vulgarisation de la vérité. C'était aussi Gaboriau, directeur du *Lotus rouge*, à qui l'extrême bonne foi a coûté toute une fortune, et qui venait, chez Mac-Nab, glaner ce qui pouvait être utile à la défense de la Thèse qu'il soutenait dans sa revue. Enfin, X.... le compositeur et médium !

Celui-ci, après une station dans l'idéalisme anarchique et communiste, était devenu initiatiquement disciple de Cornélius Agrippa et défendait comme *certitudes* les données et puissances de la Cabale.

Les autres sont trop connus pour qu'il me soit utile d'en parler.

Il est donc 1° extrêmement curieux que des faits, d'un ordre anormal et *absolument* impersonnels, se soient produits dans un milieu formé d'éléments dont l'évidente disparité ne saurait être constestée. Mais *celui* qui produisait, à ce moment-là, tous les phénomènes étranges relatés par plusieurs (matérialisation, lévitation, irradiation, etc., etc.), celui-là dis-je, fût-il moi-même, n'aura pas honte de publier et de confesser une bonne fois le secret de l'Enigme sans nuire à personne.

Donc, puisqu'il s'agit de moi, je puis *affirmer* que tout ce qui a été aperçu dans la chambre rouge, relativement aux manifestations étranges que l'on sait, ne s'est produit qu'en vertu de certaines forces, de certaines inspirations et de certaines pratiques dépendantes de l'Esprit du Mal, l'ange de la Nuit et de l'Erreur.

Sans ce moyen, *nul d'entre nous*, ou *nous ensemble* n'aurions pu obtenir la *moindre des choses*. J'agissais presque toujours seul, et ce que je dis, *je le sais*. Depuis j'ai connu qu'il n'était pas impossible de produire les prodiges par d'autres voies extrêmement cachées d'ailleurs. J'ajouterai que, tout en demeurant profondément cabaliste, je prétends avoir enfin trouvé l'Alpha et l'Oméga de toutes choses et de toutes créations dans le Christianisme rationnel, avis extrêmement utile pour tous les chercheurs de la vérité physique et métaphysique. C'est ce que je suis heureux de pouvoir dire vingt ans après.

Cordialement à toi et bonne fin d'année à tous.

DYNAM

X..., compositeur de musique.

X..., depuis tantôt vingt ans, a complètement renoncé à faire usage de ses facultés médianimiques. Il est actuellement maître de chapelle et professeur dans un grand établissement d'éducation. On comprendra pourquoi, au bas de sa lettre, je n'imprime par son nom et ne laisse subsister que le surnom que nous lui donnons dans l'intimité !

Son témoignage a ceci de particulier, qu'il n'est pas simplement celui d'un témoin : c'est celui du « créateur » des phénomènes. Il ne les a pas seulement vus, *il sait* comment ils se sont produits.

M. Charles Richet, après avoir rendu compte de ses expériences de la villa Carmen, avouait son impuissance absolue de donner des faits une explication quelconque. Qui nous dira si l'éminent académicien ne s'est pas aperçu, lui aussi, qu'ils étaient dus à « certaines inspirations et à certaines pratiques dépendant de l'Esprit du Mal », et s'il n'a pas hésité devant l'obligation où il se serait trouvé d'avouer sa croyance au Diable.

Il faudra pourtant que les savants y viennent. Les expériences de la villa Carmen, comme celles de la chambre rouge de la rue Lepic, nous apparaissent, quant à nous, comme une contribution nouvelle à ce que nous avons appelé le Catholicisme Expérimental.

GASTON MERY.

Les Apparitions de Tilly
devant la Cour de Rome

L'ATTITUDE DE L'ÉPISCOPAT ET DE ROME A L'ÉGARD DU SURNATUREL. — LA PROCÉDURE. — DIVERS EXEMPLES.

Depuis la publication de nos récents articles sur l'introduction de la « Cause de Tilly » devant la Congrégation du Saint Office, nombre de nos lecteurs nous ont écrit pour nous dire toute leur satisfaction de voir cette affaire entrer dans une phase définitive et nous exprimer l'espérance d'une solution favorable et prompte. Tous nos correspondants nous demandent en même temps de leur donner des détails précis et circonstanciés sur la situation. Nous comprenons l'impatience de leurs espoirs et l'ardeur de leurs curiosités ; nous les prions cependant de nous faire encore — pour le moment du moins — crédit sur ce dernier point.

Au moment où, nous ne saurions trop le répéter, tous se taisent, l'abbé Vachère de Grateloup, l'abbé Groult, Marie Martel — sur l'ordre de l'Apparition elle-même, a-t-elle affirmé aux personnes de son entourage; au moment où tous respectent l'obligation du silence et de la réserve, nous appartiendrait-il de paraître compromettre, par des informations hâtives, une cause dont nous appelons le triomphe de tous nos vœux.

Est-ce d'ailleurs à nos lecteurs qu'il faut dire la prudence, l'esprit de recherche consciencieuse jusque dans les moindres détails, la méticuleuse lenteur que la Cour de Rome, comme l'épiscopat français, a toujours apportés dans l'examen du Surnaturel.

Ce fut le 29 septembre 1846 que, sur les pentes de la montagne de La Salette, dans les Alpes dauphinoises, au bord d'un rapide et clair ruisseau, une apparition se montra aux yeux émerveillés de la petite bergère Mélanie Mathieu.

Au mois de juillet suivant, c'est-à-dire à peine *un an*

après, on voit avec quel souci d'une prompte solution l'évêque de Grenoble rendait une ordonnance aux termes de laquelle une enquête était ouverte pour connaître des faits, et savoir si l'Eglise considérait comme réelles les Apparitions. Cette enquête, dirigée par le vicaire général du diocèse, dura deux ans, et le rapport concluant à la reconnaissance du Miracle fut déposé en 1848; le mandement de Mgr de Grenoble sanctionnant le rapport fut publié vers la fin de 1849.

La consécration définitive, la renommée, la construction de la Basilique ne vinrent que quelques années après. Malgré la vigilance relative qu'avaient apportée dans toute cette cause, qui suscita des polémiques et des procès retentissants, les autorités ecclésiastiques, il avait fallu près de *sept années* pour aboutir.

Rappellerons-nous l'histoire de Lourdes ? C'est le 11 février 1858, jour du Jeudi-Gras, que se produit l'Apparition de la *Grotte Massabielle.* L'indication, par l'Apparition, de la source miraculeuse à Bernadette Soubirous est du 25 du même mois, la première guérison, celle de Louis Bourriette, des premiers jours de mars. Pendant des mois, des années, les prodiges se succèdent, des manifestations se produisent, que les interventions préfectorales, les entraves policières, sont impuissantes à maîtriser. Le Surnaturel s'incarne en une foule d'incurables, guéris soudainement et proclamant au grand jour, devant des foules, leurs guérisons; il s'atteste publiquement lui-même, il provoque les examens, les enquêtes, les expertises, les poursuites judiciaires.

Malgré la conviction profonde qu'il a de se trouver en face de manifestations d'ordre divin, le curé de Lourdes, l'admirable abbé Peyramalle, n'en reste pas moins dans une attitude expectante ; avant de rendre solennellement son verdict épiscopal, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, qui n'a cependant pas hésité à tenir tête à la préfecture, au ministre des Cultes, à tout le monde officiel coalisé contre l'idée du miracle, laisse s'écouler *trois ans.*

Il date du 18 janvier 1862 l'autorisation du culte de Notre-Dame de la Grotte de Lourdes et la proposition de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la Grotte, devenu la propriété des évêques de Tarbes, et c'est seulement deux années après, en avril 1864, que l'Eglise prend possession, par une cérémonie officielle, du sol sur lequel s'élève la Basilique.

En 1869, le vaste temple n'est pas encore achevé, et ne s'élève que jusqu'à la naissance des voûtes. Depuis le jour de l'Apparition, il s'est écoulé onze années ; les foules accourent déjà, il est vrai, à la Grotte miraculeuse, mais pour les déplacer de tous les points de l'univers, il faudra que, guéri à Lourdes, un grand écrivain, Henri Lasserre, jette au monde entier, dans un livre admirable, le témoignage de sa reconnaissance et de sa foi.

Pour prendre un fait plus récent, « l'Evénement de Pontmain », l'Apparition vue par les enfants Eugène et Joseph Barbedette, Françoise, Richer et Jeanne-Marie Labosse, est du 17 janvier 1871, et la relation de M. l'abbé Guérin, curé de Pontmain, à l'évêché de Laval, du lendemain. Le 2 février 1872, Mgr Wicart, évêque de Laval, qui avait mené l'enquête avec une diligence qui pourrait servir d'exemple, jugeait que l'Immaculée-Conception avait véritablement apparu le 17 janvier 1871 aux enfants précités. Il soumettait « en toute humilité et obéissance ce jugement au jugement suprême du Saint-Siège apostolique»; par l'article 2 de la même ordonnance, *il autorisait le culte de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain*, et, répondant aux vœux qui lui avaient été exprimés de toutes parts, *il formait le dessein d'élever un sanctuaire en l honneur de Marie, sur le terrain même au-dessus duquel elle avait daigné apparaître.*

La construction de la Basilique était depuis longtemps commencée — grâce à l'initiative d'un évêque dont le nom est resté l'un des plus vénérés dans le grand épiscopat d'une époque historique — lorsque vint la sanction du culte de Pontmain, par le Souverain Pontife, Pie IX, en mars 1877.

Quelles constatations résultent de cette rapide revue ? C'est qu'à une époque où, si dans les sphères gouvernementales se manifestaient quelque défiance et quelque hostilité contre le Surnaturel, n'y régnaient pas encore la violence sectaire et les haines anti-catholiques de l'heure présente, qu'à un moment où l'Eglise n'avait pas encore éprouvé les graves difficultés d'hier et les éventualités plus angoissantes encore de demain, où, une fois convaincus de la réalité divine des apparitions, les chefs de l'épiscopat savaient soutenir cette conviction avec une inlassable ténacité, Rome restait lente à prononcer les consécrations décisives.

Les amis de Tilly, ceux dont rien n'a pu entamer la foi, n'ont donc qu'à attendre, avec patience, mais avec plus d'espoir que jamais, la décision du Saint-Siège.

Ils peuvent être assurés que, présentée par M. l'abbé Vachère de Grateloup, la cause de Tilly a été accueillie avec sympathie, et qu'elle sera soutenue avec autorité ; que, rapportée par un prêtre éminent et pondéré comme le curé-doyen de Tilly, elle l'a été avec la clarté, la sereine impartialité d'une conviction profonde, et, sans nul doute, après avis conforme des autorités diocésaines.

Ils peuvent également concevoir cette pensée qu'ap-

puyée par le vœu et les signatures de toute une population, elle mérite un examen sérieux de la Congrégation du Saint-Office qui, après avoir pesé les témoignages et les circonstances, rendra sa sentence selon les règles immuables tracées par Benoît XIV, pour le discernement des Apparitions, vraies ou fausses.

VIATOR.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Curieuse anecdote à propos d'un suicide retentissant.*

Tout Paris s'est ému, il y a quelques mois, de la mort tragique d'un grand financier, et surtout de sa vente, qui se terminait cette semaine par la liquidation de la cave, où du cognac datant de 1789 atteignit dix louis la bouteille. Ce cognac devait ne plus rien valoir, mais on le revendra facilement cinquante louis aux Américains.

A propos de cave et d'Américains, sait-on qu'un des plus beaux mariages franco-américains de ces dernières années, s'est conclu grâce à une bouteille de vin, ou plutôt d'huile de phoque?

Un jeune seigneur en quête d'une dot yankee, dînait à la table d'un multimillionnaire.

— Ah! prince, dit l'Américain, je vais vous faire boire d'un Sauterne qui a cent ans. Je l'ai payé soixante dollars le flacon.

Le prince fit un geste admiratif et s'inclina avec résignation. Il n'ignorait pas qu'un Sauterne de cent ans n'est plus que de l'eau faiblement alcoolisée.

On apporte avec respect la vénérable bouteille; le sommelier emplit le verre du prince, qui déguste lentement et dit :

— Exquis!

L'Américain veut boire à son tour. Il fait une atroce grimace et s'écrie :

— *Blooded ayes!* Qu'est-ce que cela ?

On vérifia. Il y avait eu erreur : c'était une bouteille d'huile de phoque! Tout le monde admira la courtoisie du prince, qui, poli comme nos grands-pères, avait bu sans broncher, et ce trait acheva de décider le milliardaire à lui donner sa fille. Tous deux l'ont regretté depuis, d'ailleurs.

Mais pour en revenir au financier, dont je dénaturerai légèrement le nom en l'appelant Carnier, voici l'histoire curieuse qu'on racontait hier dans un salon.

A la fin du mois d'août dernier, un clubman, intéressé pour une somme assez forte dans les spéculations de la maison, se trouvait sur une plage de l'Atlantique. C'était le soir. Il fumait, assis, à l'écart dans le jardin du Casino, quand une jeune femme, vêtue de noir, très belle et très pâle, avec un certain air d'étrangeté, sortit d'une allée et vint s'arrêter devant lui. Sans le regarder, elle dit :

— Carnier s'est suicidé hier.

— Madame, s'écria le clubman, que dites-vous là? Elle répéta : « Carnier s'est suicidé hier! » et continua son chemin sans que notre homme, saisi de surprise, essayât de la retenir.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-il. Quelle est cette femme? Une folle sans doute. Je ne l'avais pas encore rencontrée. Carnier suicidé, la bonne histoire! Néanmoins, agité d'une inquiétude pressentimentale, il rentre à Paris et va immédiatement rue de Lisbonne, au domicile du financier. Le valet de chambre le connaissait bien :

— M. Carnier est-il là?

— Oui, je pense qu'il recevra M. le comte.

— Etais-je bête d'avoir peur! se dit le comte.

Carnier le reçut en effet. Le comte n'osa pas lui parler de son histoire, ni d'affaires. Mais une certaine fébrilité qu'il crut remarquer chez le grand homme l'inquiéta, et, le jour même, il parvint à modifier un peu sa situation financière vis-à-vis de la maison Carnier.

Quarante-huit heures après, un ami entrait chez lui et lui disait les propres paroles de la dame de Biarritz :

— Carnier s'est suicidé.

L'anecdote n'aurait aucun intérêt si le personnage qui la raconte n'était absolument digne de foi. Comment l'expliquer ? On en discuta longtemps. Les uns soutenaient que M. Carnier avait averti plusieurs amis de son sinistre projet. On citait même le nom d'un directeur de journal. La dame était peut-être du nombre, et, dans son trouble, avait laissé échapper les paroles surprises par le comte de X... D'autres racontaient des traits de prévision analogues, notamment celui-ci, extrait du livre des *Guerres de Flandre* par Don Carlos Coloma, et dont il affirme avoir été témoin :

Au siège de Noyon, en 1593, le baron de Châteaubrehan, gentilhomme Lorrain, qui commandait un régiment d'Allemands, se prit de paroles avec Appio Conti, mestre de camp général des troupes du Pape. Des paroles ils en vinrent aux mains, et le baron tua Conti d'un coup d'épée.

Or, le jour précédent, don Alonzo Idiaguez, et plusieurs autres capitaines espagnols, qui revenaient ensemble de la Fère, demandant à un soldat : « Qu'y a-t-il de nouveau au camp ? » ce soldat leur avait répondu :

— Rien, sinon que le général Conti a été tué par M. de Chateaubrehan.

Mais lorsqu'ils arrivèrent au quartier du comte de Mansfeld, le premier homme qu'ils rencontrèrent fut Conti. Surpris de le voir, ils lui racontèrent la fausse nouvelle, dont il plaisanta beaucoup. Le lendemain, il fut tué, comme on l'a raconté plus haut.

Coloma en conclut que Dieu envoyait ainsi un avertissement au seigneur Conti, gentilhomme d'assez

méchante vie, afin qu'il détournât la punition par son repentir.

Dieu annonce parfois aux hommes les malheurs prochains *ut fugiant a facie arcûs* ! « pour qu'ils fuient devant l'arc de sa colère. » Mais peut-on supposer qu'il s'intéresse ainsi aux gens de Bourse ?

GEORGE MALET.

CEUX QUI CROIENT AU MERVEILLEUX

Chez M. Auguste Dorchain

Sous quelle rubrique fallait-il classer M. Auguste Dorchain ? C'est ce que je me demandais en sortant de chez lui.

M. Dorchain affirme que le surnaturel n'existe pas, et, d'autre part, il admet qu'il y a des faits extra-naturels inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, mais qui plus tard s'expliqueront et deviendront scientifiques. Il admet donc une moitié des faits que nous classons sous le nom de « merveilleux », et voilà la raison pour laquelle, toute réflexion faite, je l'ai classé dans la catégorie de « Ceux qui croient au Merveilleux. »

Donc, nous nous trouvions dans un salon discret, orné comme un musée de tableaux de maîtres modernes. Devant moi, souriant de son fin et aimable sourire, M. Dorchain, le délicat poète, candidat à l'Académie Française, qui va dans quelques jours faire à l'Odéon une conférence sur « Le Mystère », et Mme Dorchain qui s'intéresse, elle aussi, à ces questions et rappelle parfois des souvenirs.

— « A vrai dire, commença M. Dorchain, je n'ai point observé beaucoup de faits psychiques. Je ne m'y suis jamais intéressé, et l'opinion que j'émettrai ne sera guère que l'opinion d'un profane.

» Je crois que le Surnaturel n'existe pas. Il y a évidemment des faits qui dépassent la portée de nos sens ou de nos instruments et auxquels on ne peut appliquer — du moins en ce moment — aucune des lois physiques connues. Ces faits, à mon sens, ne sont point du domaine du Surnaturel, ils allongent en quelque sorte, ils étendent le naturel, mais ils restent de son domaine. La science les expliquera un jour ou l'autre, et il me semble qu'en ce moment elle y parvient peu à peu.

« Je trouve qu'ils sont de bons ouvriers, de hardis pionniers, ceux qui, les premiers, sans craindre le ridicule, ont voulu voir, étudier de près et constater ces faits que l'on appelle encore merveilleux. Qu'ils continuent à collectionner ces faits, on trouvera bien un jour la loi qui les régit.

« Mais mon esprit rebelle se refuse à croire certaines choses. J'ai lu l'autre jour que le docteur Richet avait réussi, dans la villa Carmen, à obtenir des *matérialisations*. Le docteur Richet est évidemment un grand savant, et ce n'est pas moi qui m'aviserai de mettre en doute sa compétence en ces matières. Je veux bien croire aussi qu'il est sincère. Mais les faits sont-ils bien et dûment constatés ? Peut-on affirmer réellement qu'il y a eu un fantôme qui est apparu et a répondu aux questions qu'on lui posait ? Je n'oserais pour ma part le soutenir, ni même le croire.

« Et puis — faut-il vous le dire ? — il y a quelque chose qui me chiffonne un peu et me paraît étrange. Pourquoi ces fantômes apparaissent-ils toujours couverts d'une sorte de toge ou de drap mortuaire ? Ce n'est point là notre costume et nous ne sommes plus vêtus comme les Grecs et les Romains. Mon bon sens comprendrait plutôt que, puisque ce sont des personnages ayant vécu de notre vie et dans des temps proches de nous, ils apparussent vêtus d'un veston ou d'une redingote.

« Il me semble donc que la crédulité est pour beaucoup dans ces sortes de phénomènes, mais je ne nie point pour cela l'apparition de fantômes, car il y a eu des apparitions qui ont signifié quelque chose, d'autres qui n'ont rien signifié du tout, mais qui ont eu du moins le mérite de la spontanéité.

« Je puis, pour ma part, vous citer un fait personnel bien étrange.

« Nous étions un jour, ma femme et moi, dans une des salles de ma maison paternelle. Ma mère était morte deux ou trois jours auparavant dans une des chambres de l'étage supérieur, située exactement au-dessus de la salle où nous nous trouvions. Nous lisions tous deux, et je puis affirmer que nous ne pensions à ce moment-là qu'à notre lecture. Tout d'un coup, j'entendis très distinctement la voix de ma mère, m'appelant : « Auguste ! Auguste ! », par deux fois. Ma femme entendit aussi la voix, puisqu'elle releva la tête en même temps que moi et dit, croyant que ma sœur m'appelait : « C'est curieux comme ta sœur a la voix de ta mère ». Or, ma sœur, nous le constatâmes aussitôt, était partie depuis un moment. D'autre part, la voix était absolument semblable à celle de ma mère qui avait l'habitude de m'appeler ainsi parfois du haut de l'escalier.

« Il se peut que, pour ma part, j'aie été victime d'une hallucination, mais comment expliquer que ma femme en ait été victime en même temps que moi et de la même façon ? D'ailleurs, chose aussi curieuse, ma belle-sœur qui se trouvait à l'étage au-dessus, dans la chambre où était morte ma mère et d'où nous avait

paru sortir la voix, fut saisie à ce même moment d'une grande frayeur, bien qu'elle n'eût rien entendu, et se précipita à la fenêtre comme mue par un ressort. Je dois ajouter qu'un vieux domestique occupé dans la maison à cet instant n'avait rien entendu.

« J'ai eu aussi, à plusieurs reprises, des rêves prémonitoires, et j'ai connu des faits de télépathie. Mais ce sont là des choses universellement admises aujourd'hui. La théorie scientifique des vibrations explique bien la transmission de la pensée. Mais ce que l'on n'est pas parvenu à faire encore, et ce que l'on obtiendra un jour, c'est la transmission de pensée à volonté.

« Je connais cependant quelques-unes de ces expériences qui ont réussi. C'étaient deux de mes amis, le romancier Léon Hennique et Marc Desbeaux, l'ancien directeur de l'Odéon, qui les ont tentées. L'un étant à Saint-Germain et l'autre à Paris, ils avaient convenu d'avoir à certaines heures fixes des pensées qu'ils essayaient de se transmettre et qu'ils se communiquaient réciproquement un instant après par la poste.

« Quelques-unes de ces expériences réussirent. En voici un exemple : Hennique, l'heure écoulée, écrivit à Desbeaux :

« Je viens d'avoir une pensée très drôle, et qui, « sans doute, ne correspond à rien : j'avais l'idée d'un « oiseau multicolore, perché sur un arbre d'un pays « exotique. »

Et au même moment, Desbeaux venait d'écrire :

« A l'heure fixée je me trouvais devant une lampe et je regardais l'abat-jour japonais représentant un perroquet multicolore perché dans des branches. »

« Ces exemples prouvent, je crois, qu'on pourrait cultiver la télépathie chez les hommes et obtenir des résultats semblables à ceux de la télégraphie sans fil. Pourquoi deux personnes ayant certaines affinités, ressentant au même degré certaines vibrations harmoniques, ne pourraient-elles pas communiquer à distance par la pensée?

« Quant aux expériences spirites, je n'y crois pas. J'ai réussi à faire tourner des tables. C'est d'ailleurs chose on ne peut plus facile. J'ai même obtenu des petits coups, très légers, comme d'une épingle, frappés dans la table. Mais il m'a semblé que les premiers phénomènes pouvaient être attribués à l'imagination ou à la volonté des personnes présentes. Quant aux seconds, je crois, jusqu'à ce que l'on en donne une explication plus plausible, que c'est une résultante de l'extériorisation de la force vitale.

« Mais de tout cela je ne juge qu'avec mon bon sens d'homme du Nord, peu enclin à la superstition et ayant une grande foi dans l'avenir de la science. »

JOSEPH SUBRA.

Une Lettre de Mme Fraya

Nous avions demandé à Mme Fraya, que sa fine intelligence et ses remarquables facultés intuitives ont si rapidement rendue célèbre, de nous donner ses prévisions pour l'année 1906. Mme Fraya se récuse et donne ses raisons ; les voici :

Croyez-moi très touchée, cher Monsieur, de votre aimable désir, et très au regret de ne pouvoir le satisfaire.

La révélation de l'au-delà m'a toujours semblé n'offrir de chance d'exactitude qu'à la condition de s'appuyer sur des constatations certaines comme celles qu'offrent par exemple les lignes de la main ou les caractères de l'écriture. On procède de la sorte en allant du connu à l'inconnu et c'est ce contrôle de l'expérience qui sera appelé, je crois, à soustraire l'occultisme aux fantaisies empiriques pour lui donner la valeur d'une science véritable. Or, je distingue mal quels signes extérieurs peuvent permettre scientifiquement l'annonce d'événements en guidant notre intuition. De là vient que je me récuse, en vous priant de trouver ici, cher Monsieur, avec mes regrets réitérés, toutes mes sympathies fidèles.

FRAYA.

Une maison hantée à Tolède

Voici la traduction d'un article paru il y a quelques jours dans *El Liberal* de Madrid.

Dans la rue des Ambassadeurs.

Ce qui suit est réel ; on pourrait cependant croire à un roman. Il s'agit d'un phénomène fantastique, de quelque chose qui rappelle les contes des Mille et une Nuits, les narrations d'Hoffmann et d'Edgard Poë, les aventures spirites de Gautier ou les diableries moyennageuses.

Les lecteurs verront et jugeront.

Dans une maison du centre des quartiers bas, portant le numéro 53 de la rue des Ambassadeurs, ont eu lieu les faits que nous allons rapporter.

A deux heures du matin, il y a dix ou douze jours, se réveillèrent en sursaut les locataires de la maison en question, qui est certainement une des meilleures et des plus modernes de la dite ville.

Elle a trois portes sur la rue et quatre étages sur caves. Dans chaque étage il y a quatre appartements dont deux sur la rue et deux sur la cour.

C'est dans cette maison que, dernièrement, tandis que les locataires se livraient aux douceurs du sommeil, résonnèrent tout à coup trois formidables coups semblables à ceux que frappe le commandeur Zorrillesco, quand il appelle ses gens d'armes.

Branle-bas général dans toutes les chambres ; murmures, conversations dans les couloirs. Grincement des serrures, des clefs, des verrous, des targettes. Va-et-vient des gens épouvantés et craintifs, et, finalement, une espèce de meeting ou d'assemblée des locataires sur le palier de l'escalier.

De nouveaux coups plus rapides mais de moindre intensité que les premiers ne tardent pas à augmenter la panique et l'inquiétude des locataires les moins peureux.

La chose paraîtrait de l'autre monde si elle ne datait de jeudi.

Selon les témoins du phénomène, les coups, pareils à des coups de masse ou de bélier, faisaient trembler les murs, les parquets, les toits ; les portes gémissaient, ébranlées, et la vaisselle faisait un bruit d'enfer dans les buffets.

Il y avait lieu de faire un rapprochement avec la célèbre aventure de « Don Quijotte » : Les moulins à eau.

On comprend la terreur du voisinage, le mystère de l'inconnu devenant une cause de peur chez les âmes même les mieux trempées.

Les locataires épouvantés se perdaient en conjectures, cherchant la cause et l'origine de ces terribles et épouvantables bruits.

Ils parcoururent toute la maison de la cave au grenier, examinant chambre par chambre, pièce par pièce, coin par coin et dans tous les étages ; la cour fut examinée pierre par pierre ; marche par marche fut inspecté l'escalier. Toutefois la toiture ne fut étudiée que sommairement, à cause de la difficulté que présentait cette opération et aussi parce que les bruits paraissaient venir, non d'en haut, mais d'en bas.

Les locataires désolés retournèrent à leur appartement, les bruits ayant cessé avec l'aurore.

Dix nuits sans dormir. — Les bruits mystérieux continuent. — On avise les autorités.

La nuit suivante, on entendit de nouveau les formidables et terribles coups qui commencèrent à deux heures du matin et ne se terminèrent qu'au point du jour.

Mais il y a à souligner un fait curieux, c'est que dans l'entresol et le premier étage on n'entendait pas les sinistres bruits. Dans les appartements du troisième, le vacarme se percevait faiblement et, par contre, dans celui du second il était comparable à celui de violentes décharges électriques.

Les lits dansaient une sarabande impossible, les meubles (es claro !) allaient et venaient ; les pendules et les montres s'arrêtaient, les sonnettes, les timbres des tables et des murailles tintaient, tandis qu'au milieu d'un bruit infernal, les cloisons et les portes secouaient épouvantablement, tout le second étage.

Enfin ce fut comme une danse macabre de tous les démons qui se répéta pendant dix nuits consécutives et toujours, mathématiquement, à la même heure.

Les locataires se résolurent à faire une démarche auprès des autorités ; des gardes, des inspecteurs et des agents furent envoyés pour reconnaître les lieux et le voisinage, mais le résultat fut nul.

L'enquête. — On ne découvre rien.

Les locataires, comme on le suppose, ne se contentèrent pas de cette solution négative et portèrent leurs doléances à la municipalité ; ils sollicitèrent de la « Alcaldia-présidencia » qu'elle envoyât quelques ouvriers des égouts.

Ceux-ci examinèrent les tubes des conduites de gaz aux environs du lieu du phénomène, parce qu'il n'y a pas d'autres genres de tuyautages, la maison étant privée du service des eaux. Ces ouvriers ne découvrirent rien d'anormal.

Autre bizarrerie du phénomène bruyant, c'est que les coups cessent subitement devant une personne étrangère à la maison, ou d'un caractère autoritaire, visitant l'édifice — ni plus ni moins que si l'agitateur inconnu était une espèce d'homme-cyclone ou d'homme-tremblement de terre, lequel aurait intérêt à molester les locataires et en particulier ceux du second.

Nous restons donc en plein doute, et sans savoir si les bruits viennent du ciel ou de l'enfer, s'ils sont œuvre de faux monnayeurs ou fantaisie des Mille et une Nuits.

La Dernière Maladie du Dr Slade

Le Dr Andrew B. Spinney, qui a soigné le Dr Slade pendant les dernières années de sa vie au sanatorium de Belding (Michigan), raconte, dans le *Sunflower*, de New-York, quelques phénomènes intéressants obtenus grâce au célèbre médium.

« Un jour, dit-il, pendant que Slade était profondément endormi, les chaises et les tables se mirent en mouvement autour de la chambre. La couverture du lit fut, à plusieurs reprises, enlevée et projetée sur le parquet. Des mains nous touchaient tous deux et des coups violents étaient frappés dans les bois de lit, les murs et les meubles. Pendant toute la nuit, le Dr Slade fut sous le contrôle des esprits et leur parla à plusieurs reprises. »

Le Dr Spinney parle aussi de l'écriture sur l'ardoise :

« Plusieurs fois, dit-il, je tins l'ardoise à la hauteur de mes épaules, entre le Dr Slade et moi et nous obtînmes de bons résultats. Peu après, mon fils alla le trouver et reçut des communications de son grand-père, mon père, qui lui rappela un présent qu'il lui avait fait à son lit de mort.

« Dans tous les cas d'écriture sur l'ardoise que j'ai vus avec le Dr Slade, la prétendue explication du Dr Lankester aurait été irréalisable, et, dans tous les cas, Slade lui-même, seul et s'il n'avait été aidé par quelque force invisible et extérieure, eût été incapable de produire ces phénomènes. »

Il y a six ans environ, le Dr Slade était en partie paralysé, victime de l'alcoolisme et de la morphine. Le Dr Spinney lui donna des soins, « reconstitua son pauvre système nerveux profondément ébranlé et réussit à améliorer grandement sa santé ».

Après s'être remis, pendant quelque temps, à ses occupations ordidaires, le Dr Slade fut confié à nouveau aux soins du Dr Spinney.

« Il n'était pas fou, raconte celui-ci ; mais, comme dans tous les cas de paralysie, son intelligence et sa mémoire étaient profondément affectées, et peu à peu il glissait à l'état de démence sénile. Il s'en rendait compte, devenait irritable et agité, et je dus, pendant deux années, exercer sur lui une surveillance spéciale.

« Enfin, la paralysie atteignit son côté gauche, et ce fut la fin ; son esprit emprisonné obtint la délivrance, objet de ses souhaits et de ses prières.

« Or, même dans sa lamentable détresse intellectuelle, les esprits, ses amis, ne l'abandonnèrent point et l'aidèrent à naître à une condition supérieure. Bien des fois, il me demanda de tenir séance avec lui ; je ne pus souvent déférer à son désir. Mais toutes les fois que je le fis, nous obtînmes des résultats.

« La dernière fois, il y a environ neuf mois, ses mains étant trop faibles pour tenir les ardoises, elles furent fermées avec un petit morceau de crayon à l'intérieur et placées sous mes pieds. Slade se tenait à environ trois mètres de moi. Quand elles furent rouvertes, les deux ardoises étaient couvertes de longs messages qui m'étaient adressés, me remerciant, ainsi que l'Association nationale des Spirites qui l'hospitalisait, de ce que nous faisions pour lui ; les esprits ajoutaient que bientôt Slade serait avec eux et ne causerait plus de soucis à ses amis terrestres.

« Or, j'affirme que les ardoises ne portaient aucune inscription, qu'elles étaient fermées, que le morceau de crayon était celui qui servait ordinairement à l'ardoise ; et cependant l'écriture était celle de Slade avec toutes les particularités spéciales résultant de sa paralysie ; et cependant, il ne tenait pas les ardoises à la main, et celles-ci furent crayonnées sous mes pieds, à distance de Slade.

« Au dernier Noël, avant sa mort, j'allais lui offrir mes souhaits, et je lui pris les mains ; il entra en transes, et, tout à coup, développa une magnifique invocation, d'une voix naturelle, pleine, libre, sans aucune trace de démence ou de faiblesse mentale. Sans aucun doute, ses esprits ne furent jamais malades ou affaiblis. La « démence » seule s'effondrait... »

H. R.

LES

Prédictions de l'OLD MOORE

Nos lecteurs sont toujours curieux de connaître les « prophéties » de l'*Old Moore*, le célèbre almanach anglais, qui est certainement, de toutes les publications du même genre, celle dont les prédictions se sont le plus souvent réalisées.

La publication en une seule fois, au commencement de l'année, de ces prédictions, avait le double inconvénient d'être très longue et d'obliger à des recherches. Pour obvier à ce double inconvénient, nous donnerons, à la fin de chaque mois, les « prophéties » relatives au mois suivant.

Janvier 1906

Pour ce mois, le dessin de l'*Old Moore* représente un Chinois, armé de son parasol, les pieds dans un baquet d'eau bouillante ; derrière lui se tiennent trois Japonais, celui du milieu en tenue militaire moderne, les deux autres vêtus de kakimono ; au-dessus du groupe flotte le drapeau du Soleil-levant.

En face du Chinois, est un Russe placé devant une table recouverte d'appareils de prestidigitation ; le Russe secoue un voile dans l'attitude de l'escamoteur en train d'opérer. Le Chinois paraît fort intéressé et rit de bon cœur. Un autre Chinois derrière le Russe paraît être son aide.

Voici les prédictions de *Old Moore* pour ce mois de janvier 1906.

Le *Vieux Maure* montre pour janvier un tableau qui est bien digne d'attention. Malgré l'effrayant choc qu'elle a subi, tant du fait de la guerre que de ses désordres intérieurs, la Russie va recommencer son ancien jeu. Nous remarquons l'astucieux Tartare faisant de la prestidigitation devant le puéril et aveugle Chinois qui a déjà été échaudé, mais qui semble cependant enchanté de tout ce qui l'entoure.

A l'arrière-plan, nous voyons notre alerte petit allié, regardant tout cela comme si ce spectacle ne l'intéressait en aucune façon.

Il sera prudent de surveiller les gros événements qui ne manqueront pas de se produire en Extrême-Orient, dès le commencement de cette année.

De la Méditerranée nous viendront des nouvelles qui provoqueront quelque émotion dans la marine. Des bruits nombreux circuleront pour tromper le public; mais nous ne tarderons pas à savoir que toutes ces accusations contre l'Angleterre auront été inventées de toutes pièces par l'Allemagne.

Il nous viendra d'outre-mer, par câble, la nouvelle d'une grave tentative de rapt, et l'Europe entière attendra avec anxiété de dénouement du criminel incident.

De même que *Old Moore* avait prédit un progrès commercial en janvier 1905, de même il voit les choses se présenter de mieux en mieux pour janvier 1906. L'argent circulera librement et après s'être accumulé depuis si longtemps, peut-être quelques-unes des opérations faites par d'ardents spéculateurs obtiendront d'excellents placements.

Le Stok-Exchange sera très actif ; les affaires s'y feront sur une grande échelle et la liquidation de ce mois sera particulièrement brillante.

Il y aura une tendance très vive vers les valeurs canadiennes dont le taux s'élèvera considérablement.

Nous apprendrons la mort d'un grand philanthrope, l'un de ceux qui n'ont pas restreint leurs bienfaits à leur seule patrie, mais les ont répandus sur la plupart des nations.

Le temps sera mou, avec d'épais brouillard sur la mer.

CE QUE SERA 1906

Nous avons, suivant notre habitude, demandé à quelques aimables liseurs ou liseuses d'avenir ce qu'ils entrevoyaient pour l'année 1906. Nous donnons ci-dessous leurs réponses.

MADAME KAVILLE

L'année 1906 ne nous réserve, heureusement, et malgré ce qu'en disent les pessimistes, ni révolution, ni guerre avec l'étranger. Tout se passera avec un certain calme. Il y aura quelques mutineries, quelques émeutes, mais rien de très grave. La succession du président se fera sans incidents. Celui qui le remplacera sera un homme sage, le choix sera bon.

Donc, du côté de la politique, rien de très mauvais. Du côté des finances, je crains que nous subissions des pertes du fait de la Russie ou au moins des atermoiements pour la réalisation des fonds engagés. Pour Paris et la province, des grèves en quantité ; un incendie très important ; la mort d'un homme très haut placé ; le suicide d'un homme en vue ; un mariage politique qui fera beaucoup causer ; un homme d'une intelligence remarquable, un génie, surgira vers le milieu ou la fin de l'année. Encore quelques accidents au Métropolitain ; plusieurs visites de souverains ; un complot qui échouera ; quelques craks importants. Plusieurs ennemis de la religion seront cruellement atteints.

R. KAVILLE.

MADAME DE PONCEY

SUR LE FUTUR PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET SON SEPTENNAT

Ce sera une surprise que la nomination du nouveau président. Ce n'est aucun de ceux à qui l'on pense. La surprise sera grande.

Je le crois châtain, très énergique quoique calme, très sincère; on peut le comparer à Carnot.

Il aura un moment de découragement quand il verra que les politiciens l'obligent à ne pas suivre la voie que sa loyauté lui trace.

1re et 2e années du septennat. — Très agitées. Difficiles. Grèves. Tiraillements politiques. La droite et tout le parti catholique sont contre lui. Luttes continuelles...

Ah ! l'Allemagne ! l'Allemagne !... Des difficultés toujours. La guerre menace ! La guerre ! Elle est providentiellement arrêtée.

Des choses fatales menacent la famille des Hohenzollern. C'est le début du déclin du règne de Guillaume. Il sera personnellement malade à la fin de 1906 et on le tiendra caché.

3e année. — Début de tranquillité. Pas de suites aux troubles. La France prospère. Ça va mieux.

Difficultés pour la Russie et pour l'Allemagne, ferments de révolte et grande misère.

4e à 7e années. — La fin est meilleure, bien meilleure que le début. La lumière est sur la France et l'éclaire. Pourtant quelques troubles voudront renaître, qui viendront d'un complot contre le gouvernement. Ça échouera, sans bruit pour ainsi dire.

SUR LES CONSÉQUENCES DE LA LOI DE SÉPARATION

L'opposition s'agite et gronde, mais le mouvement ne semble pas devoir triompher.

Ces luttes viennent en grande partie de la séparation. Il pourrait bien y avoir des émeutes à Paris, sans conséquence, mais brutalement réprimées. On tire quelques coups de feu, mais il n'y a point de fusillades.

L'agitation dure environ deux ans, mais va en décroissant au fur et à mesure qu'elle vieillit.

SUR L'ISSUE DU CONFLIT FRANCO-ALLEMAND

Ni accord, ni guerre. Atermoiements, Guillaume veut gagner du temps, attendre des événements au sujet du Maroc. Il vise aussi une certaine suprématie

maritime et va chercher des noises à l'Angleterre jusqu'au jour, encore assez lointain, où il s'apercevra qu'on est prêt à le corriger.

Il n'aura pas le dessus à Algésiras ; je ne serai pas étonnée qu'il suive de très près les conférences, incognito, pour surveiller son monde de plus près.

Il se cassera les ailes.

En tous cas, il n'y aura pas de guerre. Mais la menace en sera terrible. Tout le monde y croira. Les troupes seront toutes prêtes. Mais l'invisible veille. La guerre ne peut avoir lieu parce qu'on ne le *veut pas*, et, en tous cas, s'il y avait guerre, Guillaume serait vaincu.

Les révolutions, troubles, révoltes, etc., sont une souffrance mondiale. *La terre a soif de sang*, et l'incendie n'est pas plutôt éteint à droite qu'il se rallume ailleurs.

On ne prie pas assez. Tout n'est que paroles du bout des lèvres. Aussi les individus sont fouaillés par la douleur et la misère, la peine étant le seul remède à l'impiété croissante.

Paris, 26 décembre 1905. Mme de Poncey
42, rue Laborde.

VANKI

En cette année, comme en celle qui vient de s'écouler, la forme gouvernementale restera probablement la même, et le même esprit guidera ses actes et ses projets qui triompheront en partie à l'intérieur, sans cependant pour cela que les membres supérieurs du gouvernement occupent toujours leurs emplois et que quelques-uns d'entre eux ne fassent place à d'autres.

Ainsi que nous venons de le voir, les présages sont plutôt favorables au gouvernement; malgré cela, des luttes sérieuses auront lieu.

Saturne afflige la maison de la religion, dont le maître Jupiter est en opposition de Mars le querelleur. Ces aspects indiquent clairement des querelles intestines justement au sujet de la religion. Vénus est maléficiée par Saturne, ce qui est une menace pour les arts et les grandes industries et entreprises.

Des changements d'amitiés auront lieu; des querelles et des violences sont à redouter ; des projets stériles seront formés et entraîneront des dépenses exagérées; les spéculations mauvaises, tant intérieures qu'extérieures, seront nombreuses.

Les morts violentes sont particulièrement à redouter cette année, et parmi les personnes frappées, les femmes seront presque en majorité. Ces morts proviendront de causes différentes, telles que : fer, feu, eau, ruine d'édifices, ainsi que par des maladies plus ou moins ardentes et épidémiques, des fièvres.

Comme nous l'avons vu plus haut, Mars est opposé à Jupiter qui représente l'ordre et l'harmonie, et le combat directement. De plus, Uranus, que l'on considère généralement comme représentant du peuple, surtout de ses orateurs, tribuns, meneurs, etc., est également en très mauvais aspect avec ce même Jupiter, ce qui est l'indice certain que des attaques violentes contre l'ordre harmonique des choses, des revendications de diverses natures se produiront d'une façon brutale.

Dans l'horoscope de l'année 1906, il faut aussi tenir compte des effets de l'éclipse de soleil qui s'est produite le 30 août 1905. Dans l'examen de l'horoscope de cette éclipse, publié le 1er août par l'*Echo du Merveilleux*, il était dit que Saturne agirait sur l'eau, Mars et Jupiter sur l'air et le feu, ce qui produirait des trombes, des cyclones, des inondations, des tremblements de terre, etc. Ces présages se sont malheureusement jusqu'ici trouvés pleinement justifiés. De plus, d'autres présages indiquaient de grands errements dans l'exercice des pouvoirs. *Il faut remarquer ici, que le thème de l'éclipse, bien que dressé à la latitude de Paris, ne limitait pas les effets de cette éclipse à la France seule, mais, ainsi qu'il a été dit, annonçait que tous les pays et villes dont le degré de l'Ascendant ou du Milieu du ciel se lèverait au moment de l'éclipse seraient affectés par elle et ses mauvais effets.* Ces présages se sont également réalisés en Russie, et de part et d'autre des actes répréhensibles et de grande violence ont été commis, et cela n'est pas terminé et se produira certainement ailleurs, car les effets de l'éclipse doivent se faire sentir pendant environ quatre ans.

Dans ce même thème, les aspects des maléfiques avec Mercure, maître de l'éclipse, annonçaient des troubles de l'esprit, et, le Soleil, tenant ce même Mercure sous ses rayons, le rendait très turbulent, modifiant les états politiques, ainsi que les lois, affectant les hommes de maux nombreux dans l'esprit et dans le corps.

Mercure, influencé malignement par Saturne et Mars, et la Lune participant à ces aspects, est l'indice de maladies épidémiques telles que, peste, choléra, etc., et ces deux maladies ont fait leur apparition en Europe, apparition courte et aux effets bénins, mais qui n'en démontre pas moins la véracité des aphorismes qui annonçaient ces fléaux.

Donc, d'après ce qui précède, bien que les aspects *particuliers* à la France, pour l'année 1906, ne soient pas trop mauvais, il ne faut pas oublier que notre pays fait partie du *tout universel*, et que les influences mauvaises qui s'exercent sur les autres peuples ont des répercussions sensibles sur nous et que, par conséquent, nous sommes non seulement sujets à subir les effets des astres pour notre compte personnel, mais aussi à subir, dans de certaines limites, les conséquences d'actes commis par d'autres.

Dans l'horoscope de l'année 1905, publié à la fin de 1904, il était annoncé que nous aurions une querelle avec un roi, empereur ou chef d'Etat, et nous avons failli avoir la guerre avec l'Allemagne, à propos du Maroc.

Vanki.

ENCORE

la concordance de trois prophéties

La lecture de l'article signé « Un abonné d'Aurillac » me suggère les observations suivantes :

Feu l'abbé Torné avait interprété le passage de la *Lettre à Henry second* (avec pullulation de la neufve Babylone, fille misérable augmentée par l'abomination du premier holocauste, et ne tiendra tant seulement septante trois ans sept mois...) comme l'annonce de la domination de Paris, centre de la Révolution, pendant soixante treize ans et sept mois, à partir de 1789 (selon son *Histoire prédite et jugée par Nostradamus*), ou de 1793 (selon son *Henri V prédit*). Ce qui est clair, c'est qu'il s'agit d'une période qui commence avec le triomphe de la classe populaire. Torné jugea que depuis Sadowa, Berlin était le centre de la Révolution. Son interprétation m'a paru si peu admissible, que j'ai pensé, il y a une dizaine d'années, qu'il fallait entendre par les soixante-treize ans la période de 1830 à 1904 : l'événement m'a démontré mon erreur. Mais, au lieu de supposer, comme l'abonné d'Aurillac, qu'il s'agit de deux périodes révolutionnaires séparées par quarante-trois ans de monarchie (le règne de l'Ange selon la prophétie de Prémol), je me demande s'il n'est pas plus logique d'admettre que la période irait de 1848 à 1921, date où Paris serait ruiné à la suite d'une révolte contre le grand monarque prédit. Un avenir prochain montrera si ma seconde interprétation est aussi fausse que la première.

Quant au quatrain dont parle le correspondant de cette Revue, c'est sans doute VI, 74 :

La déchassée au règne tournera
Ses ennemis trouvés de conjurés ;
Plus que jamais son temps triomphera,
Trois et septante à mort trop asseurés.

Torné a vu ici l'histoire de Marie de Médicis; Le Pelletier, le retour de la Révolution (1) : ne s'agirait-il pas d'une princesse chassée, qui reviendrait et triompherait de ses adversaires ?

Quant au *commun advenement* (*Epitre à César*, § 11) où M. Le Pelletier voit le règne mis en commun, l'avènement au règne du populaire, ce terme signifie simplement ce qui doit arriver à la communauté, à la nation.

Ce que Nostradamus a clairement indiqué, c'est la fin de la domination de Paris révolutionnaire sur la France : car il a parlé d'un « rameau de la (tige) stérile de longtemps qui délivrera le peuple univers de cette servitude bénigne et volontaire soy remettant à la protection de Mars pour (par crainte de) la cité libre constituée et assise dans une autre laiguë Mésopotamie (Paris, Babylone, se constituant en cité libre entre la Marne et la Seine) » — « Nouvelle preuve, dit Torné, que le temps présent est l'objet d'une prophétie qui nous amènera à brûler ce que nous adorons et à adorer ce que nous avons brûlé (2).

(1) *Les Oracles de Michel de Nostredame*, 1867, I.

(2) *Réédition du livre de prophéties de Nostradamus*, 1872, p. 464. Voir *Henri V prédit*, p. 226 :

Deux revolts faits du malin faleigère,
De règne et siècles fait permutation.. (I, 54).
(Durant deux révolutions de Saturne armé de la faux...)

C'est alors que la gloire du prophète national et celle de son traducteur prédit brillera du plus vif éclat. En attendant rien n'empêche aux chercheurs non inspirés de rectifier des questions de détail et d'essayer des concordances.

TIMOTHÉE.

La Boîte aux Faits

UN RÊVE TÉLÉPATHIQUE

Marseille, 14 décembre 1905.

Monsieur,

L'accueil que vous avez fait à ma lettre m'engage à vous faire part d'un cas de télépathie qui me regarde tout particulièrement.

En 1882 je possédais une fille de dix ans charmante à tous égards, je l'idolâtrais, non seulement à cause de ses nombreuses qualités, mais parce qu'elle m'avait fait supporter la perte d'une autre fillette de sept ans. Elle me disait souvent : « Maman ne pleure pas, je t'aimerai pour deux, je te donnerai des satisfactions pour deux. »

En avril de cette même année, des parents n'habitant pas notre ville me manifestèrent le désir de jouir de ma fille pendant les vacances de Pâques, je promis de le réaliser. Ma fille devait voyager avec son père, toute idée de danger était donc éloignée.

Peu avant le jour fixé pour le départ, j'entendis une nuit la voix de ma fille qui me disait : « Maman si je vais à X... j'y meurs. » Réveillée en sursaut par cette voix, je voulus me rendre compte si ma fille avait réellement parlé et je me rendis dans sa chambre qui communiquait avec la mienne, je trouvai mon enfant profondément endormie ; je ne la réveillai pas et je fus très agitée le restant de la nuit.

Le lendemain ma chère fille ayant attaqué la question de son voyage en présence d'une mienne amie qui était venue nous voir, je lui dis qu'il n'aurait pas lieu et je racontai à mon amie, en dehors de ma fille, le rêve que j'avais fait; mon amie comprit mon changement de résolution.

A quelques jours de là, c'était la fête de Pâques : ma fille qui était très belle et bien portante fut prise d'un saignement de nez, je le considérai d'un mauvais augure, le lendemain elle accusa d'autres malaises, peu après elle s'alita et une terrible fièvre typhoïde nous l'enleva en trois semaines. Si je n'avais pas été prévenue en rêve, ma fille serait partie et serait morte loin de sa maison.

Ce cas et d'autres qui se sont produits dans ma famille ou dans celles de mes amis, m'ont fait croire à la communication des âmes. Je ne suis pas spirite, je ne crois que ce que l'Eglise catholique enseigne, mais je pense que les pressentiments, les avertissements, qui ne sont ni demandés, ni provoqués, sont voulus de Dieu.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Une Abonnée, M. B.

LA VISION D'UN PASTEUR

Le chanoine Jupp, curé de l'église Sainte-Marguerite, à Londres, est aussi l'aumônier de l'orphelinat *Aberlour*, dont il a été le fondateur. Voici, d'après le *Light*, le récit fait par lui-même d'un étrange incident qui lui advint dans le dortoir même de l'orphelinat :

Un soir, qu'en raison du nombre des visiteurs se trouvant à l'orphelinat, il avait dû céder sa chambre, il alla coucher dans l'un des lits d'une salle servant de dortoir à six enfants d'une même famille, récemment admis à l'orphelinat.

« Je m'endormis, raconte le chanoine Jupp, vers onze heures. Peu après je m'éveillai brusquement sans cause apparente ; mon visage était tourné contre le mur et, sous une impulsion inexplicable, mais irrésistible, je me retournai vers les enfants endormis.

« Le bec de gaz brûlait en veilleuse, et tout à coup mon attention fut attirée sur un spectacle extraordinaire. Au-dessus du second lit, après le mien, et sur le même côté de la pièce, flottait un petit nuage lumineux, formant une sorte de halo ayant l'éclat d'un clair de lune.

Je me mis sur mon séant et j'examinai cet objet étrange ; je tirai ma montre, elle marquait une heure moins cinq. Tout était calme et les enfants dormaient profondément. Sur le lit au-dessus duquel la lueur semblait flotter, dormait le plus jeune des six orphelins. Je ne rêvais point. J'étais parfaitement éveillé. Je voulus me lever pour aller toucher la substance lumineuse ; elle était à une hauteur de 1 m. 60 environ, et je me levai en effet, quand j'éprouvai une sensation comme si l'on me retenait par derrière. Je n'entendis personne parler ; mais je sentis et compris nettement ces paroles : « Non, couchez-vous, cela ne vous fera aucun mal. » J'obéis, et bientôt m'endormis pour ne me réveiller qu'à cinq heures et demie, mon heure habituelle.

« A six heures, je commençai à habiller les enfants, en commençant par le premier lit après le mien. Puis, je passai au lit au-dessus duquel j'avais vu flotter le nuage lumineux. Je pris le petit garçon, le mis sur mes genoux et commençai à l'habiller. Pendant ce temps il causait joyeusement avec ses frères et sœurs. Tout à coup il devint silencieux et triste, et, me regardant fixement avec une expression indéfinissable, il me dit :

— Ah ! Monsieur Jupp, ma mère est venue me voir la nuit dernière ; l'avez-vous vue ?

Je restai interdit : puis j'emmenai l'enfant déjeuner, sans lui répondre.

Le *Light* ajoute que le chanoine Jupp est un sincère chrétien, nullement spirite, et se contente d'affirmer ce qu'il a vu, sans erreur possible, sans chercher à expliquer cet extraordinaire phénomène.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Qui pourrait nous donner une étude sur les spirites désabusés ou raconter courageusement ses déconvenues personnelles, comme M. Léon Combes ?

Un abonné.

Un de nos plus anciens abonnés, qui doit garder l'anonyme, mais dont nous garantissons l'honnêteté, désire emprunter, par notre intermédiaire, L'Avenir dévoilé, *par M. de Stenoy (1870, in-8°).*

Ce livre serait rendu aussi par notre intermédiaire à son possesseur.

LE SURNATURALISME

« C'est la science académique et officielle qui, pour avoir plus tôt fait, pour rejeter en bloc toute la partie de la nature qui ne tombe pas sous nos sens et qui, par conséquent, déconcerte l'observation, a inventé le mot *surnaturalisme*.

Ce mot, nous l'adoptons, nous. Il est utile pour distinguer. Nous nous en sommes déjà servi et nous en servons encore ; mais, à proprement parler et dans la rigueur du langage, disons-le une fois pour toutes, ce mot est vide.

Il n'y a pas de naturalisme. Il n'y a que la nature.

La nature existe seule et contient tout. Tout Est. Il y a la partie de la nature que nous percevons, et il y a la partie de la nature que nous ne percevons pas. Paris a un côté visible et un côté invisible. Parce que sur ce côté invisible, vous jetterez dédaigneusement ce mot *surnaturalisme*, cet invisible existera-t-il moins ? X reste X. L'Inconnu est à l'épreuve de votre vocabulaire. Nier n'est pas détruire. Le surnaturalisme est immanent. Ce que nous apercevons de la nature est infinitésimal. Le prodigieux être multiple se dérobe presque tout de suite au court regard terrestre ; mais pourquoi ne pas le poursuivre un peu?

Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinées au point de vue de la réalité Il y a là peut être une certaine quantité de phénomène entrevu (1).

Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science, ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra, vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît.

De quel droit, d'ailleurs, dites-vous à un fait : Va-t-en. De quel droit chassez-vous un phénomène ? De quel droit dites-vous à l'inattendu : je ne t'examinerai pas ? De quel droit raturez-vous une des données du problème ? De quel droit mettez-vous la nature à la porte ?...

Et savez-vous ce qui arrive ? L'absurde se greffe sur le vrai, c'est votre faute ; vous avez manqué à vos deux lois : bienveillance et surveillance ; vous créez l'empirisme. Ce qui eût été astronomie sera astrologie ; ce qui eût été chimie sera alchimie...

Thaumaturgie, pierre philosophale, transmutation, or potable, baquet de Mesmer, toute cette fausse science ne demandait pas mieux peut-être que d'être la vraie. Vous

(1) Voir, sur les expériences spirites de Hugo, l'*Echo du Merveilleux* du 1er mars 1902 et 15 mars 1902.

Victor-Hugo (*Post-scriptum de ma vie*, Calmann-Lévy, 1901, p. 247).

n'avez pas voulu voir le visage de l'Inconnu ; vous verrez son masque. Magie noire et blanche, sorcellerie, chiromancie, cartomancie, névromancie, tout cela n'est pas autre chose que de la science dévoyée, tombée en chimère par défaut de responsabilité. Ce qu'on rejette impunément hors de la pensée se réfugie dans le rêve.

...L'électricité a longtemps fait partie du surnaturalisme. Il a fallu les expériences multipliées de Clairaux pour la faire admettre et inscrire sur les registres de l'état-civil de la science correcte... Le magnétisme n'est encore qu'à demi entré ; une moitié est dans la science officielle et l'autre dans le surnaturalisme...

Somme toute, qu'on le sache, science et religion sont deux mots identiques ; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-Science, c'est l'avenir de l'âme humaine.

Une des routes pour y arriver est l'intuition...

VICTOR HUGO.

ÇA ET LA

Clairvoyance physiognomonique

M. de Boisandré rappelait dernièrement, dans la *Libre Parole*, quelques-uns des portraits physiognomoniques déduits et rédigés suivant la méthode d'Eugène Ledos, par M. Julien Leclercq, et parus en volume sous ce titre : *Physiognomonie d'après Eugène Ledos*.

M. de Boisandré citait, comme exemple de la clairvoyance de l'auteur, les trois portraits suivants :

A propos du roi Humbert Ier assassiné par l'anarchiste Bresci, M. Julien Leclercq disait :

« Il a un fonds religieux, il est superstitieux et fataliste... Un malchanceux. Il pense souvent à la mort et la redoute... »

Ces dernières lignes du portrait de l'empereur d'Autriche ne sont-elles pas également profondément impressionnantes, si l'on songe au drame affreux dans lequel l'impératrice Elisabeth devait trouver la mort :

« Homme triste et inquiété par de constants mauvais pressentiments, il cache ses chagrins au fond de lui-même... Malchanceux... Des trois monarques de la Triplice, deux ont dans la physionomie quelque chose de fatal ; le troisième, Guillaume II, est un téméraire, un imprudent... »

Voici, enfin, le portrait, moins tragique, mais non moins remarquable par l'exactitude et la précision dans la prévision, de M. Mirman, l'ex-fougueux socialiste retiré au ministère de l'intérieur, dans l'opulent fromage que l'on sait :

« Sa chance est prodigieuse, au point que, sans supériorité, sans grands moyens, sa fortune sera rapide... »

Comment s'y prendra M. Mirman pour aider la fortune qui vient à lui ?

Le disciple d'Eugène Ledos va nous le dire :

« On change de monde, on abandonne son parti si le parti est sans espoir de triomphe, ou s'il devient dangereux de le soutenir. Manquant de la ruse nécessaire pour passer avec prestige d'un camp dans l'autre, on se retire tout bonnement ; et, parti d'en bas, on est parvenu au but de sa médiocre destinée : jouir sans obstacles... »

Comment je devins spirite
ET
Comment je cessai de l'être

(Voir les numéros 208 à 215)

Cela commença par le vacarme que nous avions déjà perçu dans les combles, au-dessus de nos têtes, puis, par la clochette, enfin par le hantisme d'une entité qui remplaça « l'esprit de mon père ».

Elle s'annonça le soir même, à l'heure du crépuscule, avant le dîner. J'entendis soudain siffler, détail bizarre, la *Marseillaise*.

Mon beau frère étant un « siffleur » de première force, je crus que c'était lui, tout d'abord, qui s'amusait, mais comme le sifflement persistait, ennuyé, je me levai pour aller à sa chambre lui dire de se taire, ou tout au moins de mettre un peu plus de variété dans ses exercices.

La chambre était vide, et le « sifflement », fuyant ma présence, se fit entendre dans une autre pièce, la cuisine. Je m'y rendis et j'y trouvai ma belle-mère. Je l'accusai de se gausser de moi. Elle protesta avec énergie de son innocence et je ne fus convaincu de celle-ci que lorsque, réunis tous trois, ma femme, sa mère et moi dans la salle à manger, « l'esprit siffleur » sifflota de nouveau la *Marseillaise* dans ma chambre.

Son refrain fini, l'entité le clôturait invariablement par trois coups de sifflet, d'une intonation bizarre, puis recommençait... sa guitare : « Aux armes, citoyens ! »

Et ma belle-mère riant et railleuse à la fois me disait : « Vous voyez, il vous crie « aux armes ! », il veut se battre. »

Et l'autre d'approuver, par trois coups de sifflet énergiques.

J'étais certes moins que rassuré, mais je tins tête cependant à « l'esprit siffleur » et lui demandai s'il n'avait pas d'autre air dans son sac. Trois nouveaux coups de sifflet furent sa réponse. Alors, essayant de rire, je dis à ma femme : « Si on lui disait de siffler *Robert-le-Diable*. »

Celle-ci eut un geste de terreur, et voilà aussitôt mon « esprit » sifflotant le grand air de l'évocation.

Pour changer, je lui demandai d'autres airs. Il les siffla, mais il devait apparemment avoir un faible pour la *Marseillaise*, car il reprenait « son air » aussitôt qu'on ne lui en demandait plus.

A ce moment, mon beau-frère entra, revenant du travail. L'esprit siffleur se tut aussitôt. Mon beau-frère pénétra dans sa chambre et revint l'air penaud, en me disant que si cela m'amusait de lui jouer des niches, il ne fallait pas cependant dépasser les bornes.

Etonné, et ne sachant que comprendre, je le suivis et je vis alors que son lit avait été bouleversé. Ma belle-mère entra derrière nous et tout à coup recula en poussant un cri. Au dessus de la porte, se balançant à un clou, comme tiré de haut en bas par une main invisible, un objet descendait et montait, à peine perceptible dans l'ombre du soir.

J'allumai aussitôt et je reconnus alors dans cet objet le chapeau, dit « des dimanches », de mon beau-frère, se balançant au bout de son élastique. Je décrochai le couvre-chef. Pauvre chapeau ! Une main malicieuse l'avait troué comme une écumoire, il n'avait plus d'aspect ni de forme !

On conçoit l'indignation de ma belle-mère et de son fils ! Un chapeau neuf ! Un chapeau d'une dizaine de francs !...

Mon beau-frère me soupçonna toujours de lui avoir... démoli son chapeau; quant à ma belle-mère, muette de terreur et de colère, elle ne sut que penser...

On se mit à table, et le calme se rétablit. Le dîner terminé et mon beau-frère à peine dehors : « Aux armes, citoyens ! » et trois coups de sifflet infernal !

Ce soir-là, nous laissâmes « l'esprit » siffloter tout à son aise ce qu'il voulut bien nous faire entendre. Il avait déjà rabâché plusieurs fois son « Aux armes, citoyens ! », quand une idée me vint.

J'appelai d'abord « l'esprit », le dénommant sans façon : *Satanas*, ce qui eut le don de le faire siffler de nouveau trois fois, et lui demandai s'il était disposé à varier ses airs. Il affirma ses bonnes intentions par trois nouveaux sifflements.

« Eh bien ! lui dis-je. Chante-nous un peu l'*Ave Maria* de Gounod.

Et nous attendîmes. Rien ! L'esprit siffleur ne sifflait plus.

Je tenais mon homme, ou plutôt « mon esprit ».

Chante donc !... Eh bien, es-tu devenu muet ! m'écriai-je.

Trois sifflements douloureux, presque imperceptibles.

— Eh bien, repris-je, au cas où tu l'aurais oublié, nous allons t'aider. Et ma femme, de sa voix très pure de chanteuse légère, commença en tremblant : « *Ave maris stella*..... »

Un cri de douleur, lamentable, se fit entendre, puis le silence régna.

« L'Esprit siffleur » avait décampé.

Comment ? pourquoi ? Etait ce réellement l'*Ave Maria*, ou la volonté que nous avions, bien arrêtée, de chasser l'entité qui produisit son effet ?... Je n'explique pas, je raconte.

De deux ou trois jours « l'esprit siffleur ne revint pas », « l'esprit de mon père » pas davantage, du reste. Néanmoins, le vacarme dans les combles était devenu effrayant et nos meubles craquaient d'une façon, non seulement inusitée, mais formidable. La clochette tintinnabulait, elle aussi, un peu partout et l'ombre du logis, la nuit, était pleine de sinistres chuchotements.

Le lendemain, je dis à ma femme : « L'*Ave Maria* a fait son effet ; il faut essayer un moyen quelconque sur la clochette. Mais quoi ? »

Ma femme, dont les crises de sommeil hypnotique avaient cessé avec la disparition de « l'esprit de mon père », réfléchit un instant, puis : « Qui sait si l'eau bénite !... »

— L'eau bénite ! C'est une idée ! Mais comment en avoir ?...

— A une église, naturellement. Tu auras une fiole et tu la rempliras dans le bénitier.

— Hum ! Si l'on me voit, que va-t on penser ! Moi, l'athée de jadis, l'esprit fort...

— Laisse faire, alors.

— Bigre non ! J'en ai assez, de toutes ces histoires... Va pour l'eau bénite.

Le soir même, c'était en hiver, au crépuscule, je me rendis à une église dédiée spécialement à « Notre-Dame » et là, à la dérobée, je remplis ma fiole.

Le soir même, « l'esprit siffleur » revint. Il sifflotait sa *Marseillaise* à son aise, dans la salle à manger de notre appartement.

Nous avions, à cette époque, changé de logis, et pris un appartement de sept pièces au lieu de quatre.

La salle à manger était fermée, il y faisait nuit noire.

Je m'avançai, ma fiole débouchée à la main, et ouvrant la porte avec rapidité, vlan ! j'aspergeai au hasard la pièce !

Un cri terrible retentit. Les vitres et contrevents frémirent et le silence se fit. « L'esprit siffleur » avait fui.

Cela lui servit de leçon ; de quelques jours « le merle invisible » se tint coi, mais un soir, quinze jours après environ, sa fanfare favorite : « Aux armes, citoyens », retentit.

Décidément, cela devenait trop fort !

Enervé, je conviai « le malin » à un duel. Il accepta en persiflant. Je m'armai d'une pointe et, me précipitant dans la pièce d'où semblait venir les sifflets, je piquai le vide au hasard.

Ce devait être passablement risible à contempler ce duel d'un nouveau genre ! En moi-même j'étais très fier de m'escrimer ainsi, d'autant plus que j'avais eu toujours le prix d'escrime au lycée. Mais je ne me serais jamais douté, à cette époque, que je m'époumo-

nerais un jour à percer le vide de coups de pointe...

Ma fureur ajaxienne ne se calmait pas; pour un peu j'aurais invectivé, à la façon des héros d'Homère, mon invisible adversaire..., mais mon ardeur belliqueuse tomba tout d'un coup.

Ma femme, placée derrière moi, venait de pousser un cri terrible. Je me retournai et vis alors venir sur moi, tourbillonnant dans l'air, un disque blanchâtre.

Je n'eus que le temps de rejeter la tête de côté, l'objet passa en me frôlant l'oreille et alla se briser en mille pièces contre le mur.

C'était une assiette que « l'être invisible » m'avait lancée au visage.

Puis ce fut une clef à monter les lits qui tomba à mes pieds.

Eperdu, ne sachant d'où ces objets venaient, assailli sur la droite et la gauche je lâchai bien vite mon épée et eus recours à l'eau bénite. Elle me réussit encore une fois.

Malheureusement, un mois après environ, celle-ci me fit complètement défaut. Je ne m'en aperçus que très tard dans la soirée. Impossible d'aller en puiser à l'église. J'espérais que « l'esprit » ne viendrait pas, mais cela sembla fait exprès.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que le « Aux armes, citoyens !... » retentissait dans la salle à manger, suivi des trois coups de sifflets traditionnels.

Et pas d'eau bénite ! Que faire ?

Le malin devait savoir que notre arme de combat nous faisait défaut, car ses sifflements étaient plus autoritaires, plus démoniaques que jamais.

Comment chasser ce « sinistre personnage ? »

Heureusement mon bon génie, mon ange gardien, ou mon « moi transcendant », comme l'on voudra, me donna un excellent conseil. Je le mis aussitôt en pratique. Il y avait une semaine à peine, j'avais acheté le volume de Sienkiewicz qui fit fureur à cette époque : *Quo Vadis?* et j'étais justement en train de le relire. J'étais arrivé au chapitre XII, au passage où saint Pierre parle à ses disciples, de Jésus :

« Mes enfants, sur le Golgotha j'ai vu Dieu qu'ils « clouaient en croix... J'ai entendu leurs marteaux, et « je les ai vus qui dressaient la croix, afin que les « multitudes pussent contempler la mort du Fils de « l'Homme ».

Je venais justement de lire cela, et cela m'avait frappé d'un profond, d'un religieux respect. Je n'hésitai pas. Je convoquai « l'esprit » à un nouveau duel.

Il accepta en sifflant trois fois d'une façon sinistre Cela semblait dire : « Viens, je t'attends ! ! »

Les sifflements semblaient venir de la salle à manger, qu'il paraissait affectionner, je ne sais pourquoi...

J'allumai aussitôt une bougie et, mon *Quo Vadis* d'une main, ma bougie de l'autre, j'entrai dans la salle à manger et fermai la porte derrière moi.

La pièce était vide et noire. Je posais en tremblant ma bougie sur la table. Sa faible lumière peuplait les murs d'ombres fantastiques. Lors, faisant le signe de la croix, je lus d'une voix mal assurée les paroles de Pierre.

Rien ne bougea tout d'abord, silence absolu, mais quand j'arrivai au passage :

« Hommes de peu de foi, avez-vous compris ses « paroles ? Vous a-t-il donc promis cette vie terrestre « seulement ? Voilà qu'il s'approche et vous dit : « Suivez ma route ; » voici qu'il vous élève vers lui ! « Et vous vous cramponnez à cette terre, des deux « mains, en criant : « Au secours Seigneur ! » Je ne « suis qu'une poussière devant Dieu, mais devant « vous, je suis son apôtre et son vicaire, et je vous le « déclare au nom du Christ : Non ! ce qui est devant « vous, ce n'est pas la mort, mais la vie ; ce n'est pas « la douleur, mais l'inaltérable joie ; ce n'est pas l'es« clavage, mais la royauté !... »

A ce moment, un cri déchirant, inouï, vibra dans la pièce. Les meubles grincèrent, les vitres claquèrent ainsi que les contrevents fermés, comme si « l'esprit », en fuyant, avait passé au travers, et le silence se fit...

Depuis ce jour, je fus délivré, et depuis (jusqu'à l'année dernière, du moins) je n'eus plus de communication avec l'invisible et n'eus plus à subir les tracasseries des mauvais esprits.

(*A suivre*). LÉON COMBES.

A TRAVERS LES REVUES

LES ANIMAUX ET LES PERCEPTIONS PSYCHIQUES

M. Camille Flammarion publie, dans les *Annales des sciences psychiques*, trois lettres fort curieuses sur un phénomène d'apparition, perçu à la fois par trois personnes et par un cheval. Le fait lui avait été rapporté par M. Julien Loisel, météorologiste à son observatoire de Juvisy, qui le tenait lui-même de sa jeune femme. M. C. Flammarion écrivit d'abord à Mme Loisel et voici la lettre qu'il reçut d'elle :

Monsieur le Directeur,

Pour répondre à votre bienveillante invitation, je m'empresse de vous transmettre ce dont je me souviens, relativement au fait bizarre et fort impressionnant dont mon mari vous a entretenu.

C'était pendant une nuit d'été de l'année 1887. J'avais alors huit ans, et je revenais, avec mes parents, en voiture, d'une localité voisine de Marcillac, dans la Corrèze. Il y avait mon père, ma mère et deux ou trois autres personnes dont j'ai oublié les noms.

Tout à coup, au beau milieu du chemin, notre cheval se

cabra, renifla des naseaux avec épouvante, s'arrêta, et refusa obstinément d'avancer, malgré les coups de fouet donnés par mon père.

Presque aussitôt, une voiture attelée d'un cheval apparut. Elle sortait d'un petit bois, traversa très rapidement à quelque distance devant nous la route que nous suivions, puis disparut dans des marécages situés de l'autre côté. Je me souviens fort bien que le conducteur, immobile sur son siège, a détourné la tête, paraissant nous regarder avec fixité, ce qui me causa une peur affreuse.

Je sais, pour l'avoir entendu dire maintes fois depuis, que le fourré d'où a paru sortir la voiture, aussi bien que les marais dans lesquels elle a disparu, étaient absolument impraticables, même pour des piétons, et je me rappelle aussi que l'on racontait dans la contrée que cet endroit était hanté la nuit par des apparitions fantastiques. Si j'ai bonne mémoire, un prêtre y aurait été assassiné. En raison de ces circonstances, le fait que je rapporte ici avait produit sur moi un tel effet qu'il est resté gravé dans ma mémoire, et que je le vois encore devant mes yeux, quoiqu'il y ait dix-huit ans de cela.

Veuillez agréer, etc.

Thérèse Loisel,
née Argueyrolles.

Afin de se rendre compte plus exactement de ce phénomène inexplicable et d'avoir entre les mains un autre témoignage, M. Flammarion fit demander au père de Mme Loisel, actuellement employé aux contributions indirectes à Culan (Cher), s'il avait quelque souvenir de cet événement. Voici sa réponse :

Monsieur le Directeur,

... C'était vers la fin août 1886 ou 1887, dans la commune de Marcillac-la-Croizille, canton de Laroche-Canillac (Corrèze), nous étions allés, avec ma femme et ma fillette à la fête de Nougein, hameau de la commune de Marcillac et situé à environ six kilomètres du chef-lieu de la commune. Nous restâmes assez tard à cette fête. A notre retour, un peu avant d'arriver à l'endroit dit Croix-de-Pensil (autour de cette croix circule un certain nombre de légendes locales dont je ne me souviens plus), vers les onze heures du soir, c'était une nuit claire d'été permettant de distinguer assez loin ; à peine sortis d'un bois de sapins que traversait la route, ayant devant moi un assez grand espace découvert, mon cheval s'arrêta subitement, impressionné et devenu peureux sans cause apparente.

D'abord, il refuse d'avancer malgré le fouet, cherche à faire demi-tour, puis finalement se met à souffler fortement des naseaux en trépignant sur place. Ne comprenant rien à sa crainte subite et absolument contraire à ses habitudes, j'en cherchais la cause, lorsque j'entendis un bruit sur ma gauche, à environ deux cents mètres, et presque aussitôt, je vois déboucher d'un bois de bouleaux, très épais et que je connaissais bien comme inaccessible aux voitures et presque aux piétons, l'ayant contourné souvent en chassant pour en éviter la traversée qui en était difficile à cause de la proximité des bouleaux les uns des autres, un cheval au grand trot marchant à une allure de dix-huit à vingt kilomètres à l'heure et attelé à une voiture à quatre roues. Tout paraissait extraordinaire dans un tel lieu et à une telle heure (nous étions bien placés pour voir, le cheval suivait une crête, et nous, nous trouvant en contre-bas, l'horizon limitant la crête, le cheval, la voiture et le conducteur apparaissaient parfaitement devant le blanc de l'horizon). D'abord, l'allure du cheval marchant à cette vitesse, la tranquillité apparente du conducteur, immobile sur son siège, la régularité de la marche dans un tel terrain, tout contribuait à nous étonner. Mais ce qui me stupéfia et ceux qui étaient avec moi, c'est quand il passa devant nous, à une cinquantaine de mètres, en traversant la route que nous suivions. Cette route nous la savions entaillée dans le sol à une profondeur de cinquante centimètres au moins, avec des fossés de chaque côté. Ces obstacles, qui nous paraissaient impossibles à franchir avec un tel attelage, le furent cependant sans difficulté : pas de ralentissement dans l'allure du cheval, pas une apparence de cahot, et la course se continua à nouveau de l'autre côté de la route et toujours dans la bruyère, jusqu'à une autre route desservant un autre village, mais encaissée au moins d'un mètre dans le sol ; là, je ne doutais pas d'une catastrophe pour l'équipage, et j'avoue que je restai tout stupéfait de voir ce nouvel obstacle franchi avec autant d'aisance que le précédent. Au delà de cette dernière route, à dix mètres environ, était un grand marais : le cheval s'y engagea et bientôt disparut à nos regards : il avait passé derrière la crête et on ne l'apercevait plus.

J'étais convaincu, et je le dis à ceux qui étaient avec moi (nous étions cinq ou six), que nous apprendrions le lendemain qu'un cheval et une voiture s'étaient enlisés dans le marais. Fort intrigué, je m'en informai le lendemain et dans la suite, mais jamais je n'appris rien de pareil. Ai-je eu la berlue ? je ne sais ; je n'ai là-dessus ni opinion, ni explication. Ce qui est certain, c'est que je me rappelle le fait après plus de dix-huit ans, comme si c'était d'hier.

Je n'en parle pourtant jamais, craignant de passer pour un halluciné.

J. Argueyrolles.

L'auteur de cette relation est actuellement âgé de cinquante-six ans et jouit de la meilleure santé physique et morale, de même que sa fille.

Outre ces deux témoignages, M. Flammarion en demanda un troisième, celui de Mme Argueyrolles. Voici sa relation :

Je me souviens que dans l'été de 1887, nous revenions en voiture, mon mari, ma fille et quelques amis, d'une fête qui avait eu lieu à Nougein, commune de Marcillac-la-Croizille, canton de Laroche-Canillac (Corrèze). Il était une heure assez avancée de la nuit lorsque, en passant près d'un endroit où se trouvait une croix, le cheval s'arrêta brusquement, les oreilles dressées et soufflant très fort des naseaux. Nous nous demandions la raison de ce brusque arrêt, lorsque nous aperçûmes, sortant d'un bois, absolument impraticable, une voiture à quatre roues attelée d'un cheval, et qui passa devant nous à une vitesse incroyable. Le conducteur était assis très tranquillement sur son siège, ne paraissant faire aucun effort pour retenir l'animal emballé. Notre frayeur a été grande, vu les circonstances et la disposition des lieux, car la voiture sortant d'un bois sauta un fossé, traversa la route, sauta un autre fossé, et disparut à nos regards dans un endroit où il n'y avait que marais et fondrières, et tout cela sans que l'on remarquât aucun cahot.

Nous avons cherché longtemps à découvrir ce que cela pouvait être, nous n'avons jamais rien appris à ce sujet.

MATHILDE ARGUEYROLLES.

Et M. Flammarion conclut :

On peut faire bien des suppositions. S'il y avait clair de lune, le cheval peut avoir été effrayé, soit par l'ombre des bras de la croix, soit par le geste de l'un des voyageurs. Chacun sait que les meilleurs chevaux s'effrayent de rien. Mais la coïncidence de cette terreur subite avec l'apparition n'est pas un fait négligeable.

Triple hallucination, peut-on supposer aussi ; triple, et même quadruple, si l'on y ajoute celle du cheval...

Serait-ce un mirage?

Mais de quelle espèce?

Je ne me charge de rien expliquer. Je raconte, tout simplement, déclarant, d'ailleurs, que ce fantôme de voiture, de cheval et de conducteur est de la dernière absurdité.

Absurde, adjectif (étymologie : *ab* et *surdus*, sourd), ce qui est contraire à la raison, au sens commun. Voilà ce qu'on lit dans les dictionnaires.

« Je ne connais rien de plus absurde au monde, écrivait Ptolémée, que l'extravagante hypothèse du mouvement de la Terre ».

Il serait peut-être audacieux de prétendre que la vie humaine se déroule au milieu d'absurdités de tous genres ; mais nous pouvons assurément affirmer que nous vivons *en plein inconnu*.

CAS EXTRAORDINAIRE DE MULTIPLE PERSONNALITÉ

Dans la *Revue Spirite*, M. Moutonnier publie un article intéressant sur Mollie Fancher, un médium très célèbre aux Etats-Unis d'Amérique.

Mlle Mollie Fancher avait seize ans et était une élève distinguée du Séminaire de « Brooklyn Heights » aux Etats-Unis d'Amérique. Elle était sur le point de prendre ses degrés, quand sa santé vint à s'altérer subitement et l'obliger à interrompre ses études. Son médecin, craignant qu'elle ne devînt poitrinaire, lui conseilla de faire de l'équitation.

A la suite d'une chute, ses muscles se contractèrent, sa vue s'affaiblit, et il était évident qu'elle devait avoir une lésion à l'épine dorsale. Depuis cette époque, Mlle Fancher est restée alitée. On pourrait écrire des volumes sur les phénomènes qui se produisirent en elle depuis quarante ans qu'elle est dans cet état.

Voici la description que fait le professeur West de quelques-uns d'entre eux :

1° *Son physique*. — Pendant plus de douze ans, elle est restée couchée dans la même position, sur le côté droit. Pendant neuf ans, elle a été paralysée, ses muscles ne se détendant que sous l'influence du chloroforme. Pendant ces trois dernières années, elle a été dans un nouvel état, elle boitait au lieu d'avoir les membres rigides. Ses muscles se sont étendus à tel point qu'on peut mouvoir ses membres sans le secours du chloroforme. Pendant qu'elle passait par cette transformation, ses souffrances étaient intenses. Il semblait qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Elle avait les yeux ouverts et fixes, elle les avait eus fermés pendant neuf ans ; maintenant elle ne les ferme, ni jour ni nuit, et ne peut rien voir. Elle pouvait avaler, mais ne pouvait prendre aucune nourriture ; l'odeur seule lui en faisait mal.

Dans le cours de ces douze années, il y eut des moments où elle n'avait l'usage d'aucun de ses sens, et pendant plusieurs jours consécutifs on l'a crue morte. On ne pouvait découvrir le moindre battement du pouls et il n'y avait aucune évidence de respiration. Ses membres étaient froids comme glace, et si son cœur n'avait pas donné de symptômes de chaleur, on l'aurait ensevelie.

Pendant toutes ces années, elle a vécu sans prendre aucune nourriture.

2° Son état mental me paraît encore plus extraordinaire. Ses facultés de clairvoyance ou de seconde vue sont merveilleusement développées. Elle voit distinctement tous les lieux auquels elle s'intéresse ; la distance n'y met aucunes barrières. Il n'existe aucun lieu, quelque retiré qu'il soit, où son regard perçant ne puisse pénétrer. Elle sait lire le contenu de lettres fermées dont elle n'a eu aucune connaissance extérieure, sans faire la moindre erreur. Son esprit se porte chez ses parents et ses connaissances qui demeurent à des distances très éloignées, et elle en décrit les occupations et les vêtements qu'ils portent. Elle découvre les défauts de couture, même invisibles à l'œil de l'observateur, et le moindre désordre de toilette. Tout objet perdu ou égaré, elle le retrouve. Elle distingue les différentes couleurs avec leurs multiples variétés, même dans l'obscurité, sans jamais se tromper. Elle fait des ouvrages de broderie et en cire sans modèles. Elle confectionne des formes et les combine d'une manière admirable. Sans avoir la moindre notion de botanique, jamais pourtant elle ne se trompe dans la confection d'une feuille ou d'une fleur. Elle sait imiter la nature avec la plus grande fidélité ; dans les feuilles avec leurs veines et leurs nervures, dans les fleurs avec leur calice, leurs corolles et leurs étamines.

Elle écrit de la main gauche avec la plus grande rapidité. Son écriture est belle et lisible. Elle a fait une poésie composée de dix vers dans l'espace de dix minutes, sans donner du repos à ses pensées.

En changeant d'état, il y a trois ans, elle oublia tout ce qui s'était passé antérieurement pendant les neuf années. Quand elle fut en état de parler, elle s'informa de certains faits qui avaient eu lieu au commencement de sa maladie, les neuf années d'intervalle étaient pour elle une page blanche ; elle n'en a pas gardé le moindre souvenir.

Quand elle est en état de transe, elle représente successivement six personnalités différentes :

« Eclat du Soleil », « Idole », « Bouton de Rose », « Perle « et « Rubis ». « L'éclat du Soleil » est la personnalité du jour, quand elle reçoit ses visiteurs. Les autres se succèdent dans la nuit, à partir de onze heures, dans l'ordre susdit, jusqu'à la lumière du jour. Pendant ce temps, son cerveau semble récupérer ses forces.

C'est ainsi que depuis plus de trente-huit ans, jour par jour, en passant par des transes, des spasmes et des changements, physiques et mentaux continuels, Mlle Fancher a vécu sous le pouvoir d'une force occulte qui ne peut être, selon toute évidence, qu'une influence spirituelle.

Le Gérant : GASTON MERY

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-78